

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME II

Alexandre Svetchine

Préface du Second Volume

Dans le premier volume, nous avons couvert l'évolution de l'art de la guerre sur deux millénaires, jusqu'au début du XIXe siècle inclus ; Notre exposé était schématique ; Nous n'avons concentré l'attention du lecteur que sur certains moments, en choisissant à chaque fois un seul « état le plus important, dans lequel les conditions de l'époque étaient les plus caractéristiques. Cette méthode, malgré l'extrême concision de l'exposé, nous a permis de délimiter assez clairement le lien étroit qui existait entre les affaires militaires et le stade de développement économique, social et culturel auquel la vie de l'État s'est élevée ou descendue.

Dans la première édition de notre travail, nous avons également esquissé schématiquement l'évolution de l'art de la guerre au XIXe et au début du XXe siècle ; cette dernière partie de notre travail était, pour ainsi dire, une série d'introductions historiques à diverses disciplines militaires ; dans des chapitres séparés, nous avons suivi les différentes pousses, en passant par l'évolution des domaines les plus importants : stratégie, art opérationnel, tactique, organisation, technique. Le principal matériau historique nous a été donné par la Prusse à l'époque de Moltke. L'exposition colorée et populaire et son intérêt découlaient naturellement de cette méthode d'exposé de l'évolution de l'art de la guerre à l'époque moderne. Mais il présentait aussi un certain nombre d'inconvénients sérieux : séparation du terrain historique concret, érudition insuffisante, couverture quelque peu idéalisée du cours de l'évolution militaire en Prusse, attention insuffisante à l'organisation de l'arrière lors des opérations militaires, ce qui découlait tout naturellement du fait que ce système ne semblait pas être le point fort de la Prusse, qui était le seul modèle. Le principal inconvénient, à notre avis, était l'absence d'accent sur la complexité et la polyvalence de l'évolution de l'art de la guerre, de fortes déviations dans divers États du schéma général de son développement, forcées par la particularité des conditions politiques et économiques. Dans l'ensemble, dans la première édition, nous avons couvert l'évolution de l'art de la guerre dans la période la plus importante - de l'époque du capital industriel à l'époque de l'impérialisme - trop populairement, et certains de nos lecteurs ont pu être responsables d'une vision quelque peu frivole de certaines questions de l'art de la guerre.

Nous nous fixons maintenant pour objectif de donner au lecteur non seulement une introduction générale à toutes les disciplines de l'art de la guerre, mais aussi de développer devant lui une richesse de matériaux historiques concrets, d'approfondir sa compréhension des questions les plus importantes de l'art de la guerre, et de donner une orientation plus sérieuse à l'étude de la stratégie, de l'art opérationnel, de la tactique et de l'organisation. Nous abandonnons la structure précédente de notre travail sur des questions individuelles, et nous passons à l'étude d'un certain nombre de guerres importantes, dont chacune est un complexe englobant tout l'art de la guerre dans son ensemble à un certain stade de son développement.

Chaque changement majeur dans la vie de l'humanité ouvre de nouveaux points de vue, à partir desquels une nouvelle vision du passé est vue. Certaines des questions qui ont intéressé nos prédécesseurs sont hors de tout rapport avec les domaines sur lesquels notre attention est concentrée, et par conséquent perdent tout attrait pour nous ; Mais d'autres questions, que les historiens de plusieurs générations qui ont déjà ignorés complètement indifféremment, se révèlent être en relation la plus étroite avec la solution de nos problèmes urgents. Non seulement une nouvelle plongée dans les sources d'archives, mais aussi une nouvelle compréhension de la réalité, provoquée par l'enrichissement de chaque génération avec ce qu'elle a vécu, rendent nécessaire la révision des évaluations et des conclusions contenues même dans les meilleurs ouvrages historiques classiques du passé. Dans l'art de la guerre, nous sommes maintenant si éloignés de la pensée de l'armée russe de la fin du XIXe

siècle que les ouvrages d'histoire militaire hérités de l'Armée rouge sont difficiles à lire ; Leurs conclusions sont en totale contradiction avec ce que nous savons et apprenons ; Au mieux, c'est un matériau qui fait l'objet du traitement le plus minutieux. Chaque génération exige que toute l'histoire, à commencer par l'histoire des peuples les plus anciens, soit réécrite à nouveau. Une partie de ce travail, qui est complètement ignorée à l'heure actuelle, est le travail actuel.

Sur les huit guerres modernes décrites ici, trois ont été menées par la Russie tsariste. La guerre d'Orient nous fera connaître l'armée de Nicolas avant la réforme, qui brillait à Sébastopol par son courage, mais qui était encore imprégnée de la pensée et de la technologie de l'époque napoléonienne, et qui devint obsolète, tout comme la Russie féodale du milieu du XIXe siècle devint obsolète et en retard sur son temps. La guerre d'Orient acquit de manière tout à fait inattendue un caractère positionnel, qui permit d'envahir l'art militaire du XIXe siècle avec une puissance extraordinaire : la flotte à vapeur, les armes rayées, l'artillerie lourde, le télégraphe, etc. La guerre se déroula conformément à la stratégie d'usure. Ensuite, la guerre russo-turque de 1877-78, qui donne une image vivante de la campagne contre Constantinople, reflétant à la fois l'inachèvement de la réforme de Milioutine et l'état misérable de notre pensée opérationnelle avec ses tendances archi-écrasantes. Enfin, la guerre russo-japonaise, une curieuse introduction à la guerre mondiale, l'application des idées opérationnelles européennes à la situation sur le théâtre colonial de la guerre, mettant l'accent à la fois sur les principales réalisations organisationnelles de l'armée russe et sur la répétition d'un certain nombre d'erreurs des guerres orientales et turques.

Ces trois guerres et leur préparation nous permettent de retracer avec suffisamment de détails le sort de la dernière évolution de l'art de la guerre en Russie. Mais l'étude de ce dernier n'est en aucun cas isolée de l'évolution mondiale. Non seulement nous ne limitons pas notre travail aux travaux nationaux ; mais nous nous efforçons également de dépasser les limites de l'histoire militaire européenne, en donnant un aperçu de trois guerres qui se sont déroulées en Amérique : la guerre civile aux États-Unis de 1861-1865, la guerre anglo-boer en Afrique et la guerre russo-japonaise en Asie. L'art de la guerre dans une situation typiquement européenne du milieu du XIXe siècle est étudié dans la guerre de 1859, dans laquelle les chemins de fer ont joué un rôle majeur pour la première fois, et dans les campagnes classiques de Moltke en 1866 et 1870. Outre la Russie, nous avons suivi assez régulièrement l'évolution de l'art de la guerre en France et surtout en Prusse, et parfois en Angleterre et en Autriche.

Nous avons essayé de présenter les faits sous une forme déjà résumée. Sur le Champ de Mars à Leningrad, il y a un monument à Souvorov, sous la forme d'un soldat romain, avec une épée et un bouclier. C'est la personnification du matériau historique sur lequel l'historien de l'art militaire doit travailler. Il est nécessaire de jeter à la fois le casque romain et le manteau romain du matériel disponible, lorsqu'ils tombent dans une époque inappropriée, sans endommager les véritables traits d'Alexandre Vassilievitch Souvorov, enveloppé dans une robe de mascarade, et créer un fait scientifique. Nous avons laissé ce dur et rude travail en dehors du cadre de ce travail, qui autrement aurait énormément gonflé ; Il n'a qu'un intérêt méthodologique.

Nous avons retracé successivement les changements dans le mode de guerre depuis l'Antiquité jusqu'au XXe siècle, en passant brièvement en revue les dernières décennies ; Chaque fois, nous avons souligné l'influence que les conditions générales de l'époque avaient sur l'art de la guerre. L'histoire de l'art de la guerre fournit de la meilleure façon possible les esprits qui se consacrent à la pensée militaire. Nous espérons que les personnalités qui ont travaillé pendant des décennies dans le domaine militaire trouveront dans ce travail à la fois de nouveaux faits et de nouvelles évaluations et comparaisons. Nous ne regretterons pas le travail long et acharné que nous avons déployé, et nous ne le considérerons pas comme ingrat, si nous avons réussi à créer un soutien historique suffisant pour une nouvelle génération de lecteurs qui se lancent dans un travail militaire sérieux.

Ces pages ont absorbé une grande partie des efforts de l'auteur. Le lecteur qui y prête suffisamment d'attention y trouvera non seulement des réflexions sur le passé, mais aussi le testament opérationnel de l'auteur pour l'avenir.

A. Svetchine

CHAPITRE PREMIER

La guerre de Crimée de 1853 à 1856

La Russie au milieu du XIXe siècle. La majeure partie de l'Europe occidentale, dans sa lutte contre Napoléon Ier, a été contrainte d'assimiler les conquêtes de la révolution bourgeoise française ; les vestiges du féodalisme ont été en grande partie détruits en Occident. La Russie du début du XIXe siècle a enduré les derniers coups de Napoléon et en est sortie victorieuse. Les victoires dans la guerre patriotique, couronnées par la prise de Paris en 1814, ont été avant tout le triomphe de l'ordre féodal russe, ont stabilisé le pouvoir de la haute noblesse et ont barré la voie aux réformes. L'ancien ordre en Russie, ayant reflété l'assaut de la révolution française et l'épopée napoléonienne, a été capable de réprimer également le mouvement révolutionnaire interne ; le libéralisme russe, représenté par les décembristes, a été complètement vaincu. La Russie de Nicolas Ier constituait un bastion de la réaction européenne. La dernière manifestation de la Russie en tant que gendarme européen fut l'assistance apportée à l'Autriche en 1849 dans la répression armée de la révolution hongroise.

L'éclat des succès diplomatiques extérieurs de la Russie cachait une haine sourde parmi de larges couches de la population européenne envers les manifestations réactionnaires de l'autocratie russe ; et même les gouvernements européens se sentaient accablés par l'hégémonie de la Russie ; même les plus reconnaissants envers Nicolas Ier, la Prusse et l'Autriche, étaient prêts à riposter contre la tutelle russe.

Nous ne pouvions pas nous vanter de succès économiques. Le charbon n'avait pas encore succédé en Russie au travail servile. Le système de servage, avec son utilisation excessive de la force humaine, la suppression de la critique et de la transparence, ainsi que l'arbitraire judiciaire et administratif, empêchait la Russie de suivre le développement général de l'économie mondiale. Le rôle de la Russie dans le commerce mondial est tombé au cours des cinquante premières années du XIXe siècle de 3,2 % à 1,1 %.

Grâce au travail servile bon marché dans nos usines et ateliers, au XVIIIe siècle, les produits de notre industrie occupaient une place importante dans nos exportations, représentant jusqu'à 20 % de leur valeur totale. À la moitié du XIXe siècle, la valeur des produits de notre exportation ne dépasse pas 3 %. Au cours du XVIIIe siècle, la Russie occupait la première place mondiale dans la production de fonte. Mais dès 1770, une méthode de fusion de la fonte au charbon de pierre a été découverte. Pendant la première moitié du XIXe siècle, en restant sur le charbon de bois, nous avons élargi notre production de fonte, comparé aux chiffres de 1800, en moyenne de 0,8 % par an, tandis que l'Angleterre augmentait de 50% ; naturellement, ce dernier, qui nous avait été largement inférieur auparavant, nous a maintenant surpassés 14 fois. Au XVIIIe siècle, nous étions le fournisseur mondial de tissu pour les voiles ; le charbon de pierre nous battait également sur ce front, réduisant la demande de toiles avec le passage à la flotte à vapeur. Le coton américain remplaçait notre lin ; tout le monde préférait le calicot bon marché au rude tissu russe, et l'exportation de ce dernier a diminué de 43 % en 50 ans ; parallèlement, l'exportation de chanvre a également chuté. Les nouvelles inventions techniques et opportunités se retournaient contre nous.

Non seulement les paysans, mais aussi les propriétaires terriens vivaient en grande partie grâce à l'économie de subsistance. La production marchande était extrêmement limitée. La capacité des marchés intérieurs était très modeste. Protégée par une barrière douanière et travaillant pour le marché intérieur, l'industrie réalisait certains progrès — principalement quantitatifs plutôt que qualitatifs, car la main-d'œuvre bon marché et le pain à bas prix retardait la transition vers des formes de production plus rationnelles.

Après la dévastation des guerres napoléoniennes, la Russie se remettait lentement. Encore dans les années 1830, Smolensk était en ruines. La construction ferroviaire se développait très faiblement ; outre le développement insuffisant de l'industrie et du commerce, cela était aussi dû au ministère des Voies de communication, qui adopta une position hostile à la construction de chemins de fer.

Jusqu'en 1834, il n'y avait pas de télégraphe en Russie. Ensuite, le télégraphe optique Kronstadt—Saint-Pétersbourg et Varsovie—Saint-Pétersbourg a été mis en place. La mise en service du premier télégraphe électrique n'a eu lieu qu'en 1853, presque au début de la guerre de Crimée.

L'armée de Nikolaïev. Les guerres napoléoniennes ont exigé au total du paysan russe deux millions de recrues — un quart de sa main-d'œuvre masculine.

Les guerres que la Russie a ensuite menées nécessitaient seulement un engagement partiel de ses forces. Les plus importantes d'entre elles furent la lutte contre les Turcs en 1828-1829 et la lutte contre les Polonais en 1831 ; la première exigea le déploiement de 200 000 hommes, la seconde de 170 000 ; dans les deux cas, ces chiffres ne furent pas atteints immédiatement, ce qui provoqua certains retards dans le déroulement des opérations militaires.

Le budget de l'État russe enregistrait un déficit chronique. L'initiative des années 1940 consistant à exporter du blé vers l'Angleterre lui a permis de croître de 40 % au cours de la décennie précédant la guerre de l'Est, ce qui, cependant, n'a pas éliminé le déficit. Le budget militaire continuait de fluctuer autour de la même somme—70 millions. Dans les listes de l'armée, il y avait en moyenne 1 230 000 personnes et plus de 100 000 chevaux (sans compter les chevaux des unités cosaques). Pour chaque soldat de l'armée, en incluant toutes les dépenses de gestion et d'approvisionnement du ministère de la Guerre, il revenait environ 57 roubles par an. L'armée de Nikolaïev surpassait l'Armée Rouge en effectifs par un facteur de 2, tandis que son budget était neuf fois plus faible, en raison de la technologie rudimentaire et des prix bas du pain. Si on réussissait tant bien que mal à joindre les deux bouts, c'était seulement parce que l'armée de Nicolas Ier vivait en partie grâce à une économie naturelle ; la population était soumise à la réquisition de logements, aux corvées de transport, aux obligations de chauffage et d'éclairage des logements et bâtiments militaires, aux obligations d'aménagement des pâturages et des terrains de campement ; les dépenses liées à la conscription incombaient aux communes fournissant les recrues ; les fabriques et usines du département militaire utilisaient le travail des serfs ; la cavalerie se contentait des colonies militaires ; parfois, les habitants chez qui les troupes étaient cantonnées exprimaient le souhait d'offrir des vivres aux soldats, et dans ce cas, les provisions de l'État étaient utilisées pour renforcer le budget d'exploitation de la compagnie ; il y avait des revenus provenant des terres cosaques et des colonies militaires, etc. Les fortifications du tumulus de Malakhov, qui faisaient partie de la forteresse de Sébastopol, ont été érigées aux frais de la bourgeoisie de Sébastopol.

Cependant, au XIXe siècle, ces revenus en nature du ministère de la guerre diminuaient progressivement. Alors qu'auparavant le transport pour le ministère de la guerre ne coûtait rien, un paiement de la charrette paysanne de 10 kopecks par jour fut ensuite introduit, et en 1851, une contremarque au prix de 75 kopecks pour une charrette à un cheval fut mise en place. La tentative d'Arakcheev, par l'organisation à grande échelle des colonies militaires, de convertir l'armée à une économie en nature et de l'utiliser comme force de travail, allait à l'encontre du développement de l'économie capitaliste et échoua fondamentalement. Les colonies militaires firent faillite à tous points de vue ; au moment du mouvement révolutionnaire polonais en 1831, une épidémie de « choléra » éclata, après quoi l'idée de transformer le soldat en cultivateur pendant la paix disparut, et les soldats colonisés devinrent de simples paysans ; le ministère de la guerre était leur propriétaire et obligeait les colons à nourrir les troupes cantonnées dans les colonies militaires.

Compte tenu de tous les avantages de l'économie naturelle, nous devons tout de même reconnaître que le soutien matériel de l'armée de Nikolaïev était misérable ; il convient particulièrement de noter qu'avec ce budget militaire dérisoire, de grandes casernes étaient érigées, d'immenses forteresses armées, et déjà en temps de paix s'accumulaient d'imposantes réserves de ravitaillement militaire nécessaires à un coup écrasant, puisqu'il était impossible de compter sur la mobilisation de l'industrie militaire, qui fonctionnait au travail servile.

Recrutement. Les classes privilégiées et certaines nationalités, exemptes du service militaire obligatoire, représentaient plus de 20 % de la population. Pour certaines autres nationalités (par exemple les Bachkirs), le service militaire était remplacé par un impôt spécial en argent. En temps de paix, le recrutement atteignait en moyenne 80 000 personnes. L'âge des recrues devait se situer entre 21 et 30 ans. Sur sept paysans atteignant l'âge de conscription, en moyenne un seul était appelé au service militaire ; comme la durée du service militaire atteignait 25 ans, un septième de la population masculine paysanne disparaissait irrémédiablement du travail civil et de la vie civile. Les six autres septièmes ne recevaient aucune formation militaire. Toute une série de causes accidentelles rendaient le service militaire très inégal. Alors que certaines provinces fournissaient 26 recrues pour 1 000 habitants, d'autres n'en fournissaient que 7. Afin de déranger moins souvent la population par les levées militaires qui l'inquiétaient profondément, la Russie était divisée en une moitié est et une moitié ouest, fournissant à tour de rôle l'ensemble des besoins annuels en recrues. Le caractère communal, et non individuel, du service militaire affectait la qualité du recrutement. La grande majorité des recrues était analphabète.

Le recrutement se déroulait dans une atmosphère intimidante et s'accompagnait d'abus. Les recrues acceptées, pour compliquer toute fuite, se voyaient raser le front ou la nuque, comme les forçats ; pour chaque recrue prise, un autre était pris en tant que remplaçant, c'est-à-dire substitut en cas de fuite de la recrue ou de rejet par les autorités militaires ; les recrues et les remplaçants étaient envoyés avec le même convoi que les détenus. L'entrée dans le service militaire libérait la recrue de la dépendance servile auprès du propriétaire terrien ; mais elle ne faisait que changer de maître et devenait, avec toute sa descendance, propriété de l'administration militaire. En service militaire, il pouvait se marier et l'administration militaire encourageait même les mariages de soldats, car les fils de ces travailleurs — les cantonniers — devenaient la propriété de l'administration militaire. Seul l'un des fils du soldat, tué ou mutilé au combat, était libéré de la dépendance vis-à-vis du ministère de la guerre ; à l'époque de la guerre de l'Est, le ministère de la guerre comptait jusqu'à 378 000 cantonniers ; parmi eux, 36 000 se trouvaient dans diverses écoles militaires préparant des travailleurs qualifiés — infirmiers, vétérinaires, musiciens, armuriers, pyrotechniciens, topographes, fonctionnaires militaires judiciaires, caporaux, scribes, télégraphistes ; la majeure partie des cantonniers se concentrait dans les colonies militaires ; jusqu'à 10 % de l'ensemble du recrutement était couvert par cette caste de soldats.

Bien que le service militaire obligatoire ne concernât que les classes les plus pauvres de la population assujettie à l'impôt, en raison de sa lourdeur, jusqu'à 15 % des recrues achetaient leur exemption du service militaire en fournissant des remplaçants ou en achetant des certificats de recrutement ; le prix d'un tel certificat était assez élevé ; les remplaçants — des individus égarés ou de vieux soldats sans abri, mis en congé illimité — compliquaient le recrutement et rendaient difficile l'accumulation d'une réserve entraînée.

En 1834, il a été décidé de prendre des mesures pour constituer dans la localité une réserve de militaires formés, pour cela en libérant des soldats après 20 ans (plus tard 15 et même 13 ans) de service en congé illimité. De plus, afin d'économiser les fonds du ministère de la Guerre, à l'imitation des *Freiwächter* prussiens du XVIII^e siècle, des congés temporaires annuels ont été instaurés, pendant lesquels le ministère de la Guerre, en fonction de la disponibilité des troupes, pouvait libérer des soldats ayant servi 8 ans au service actif.

Toutefois, le résultat de ces mesures s'est avéré minime : au début de la guerre de l'Est, le ministère de la Guerre ne disposait que d'une réserve formée de 212 000 personnes ; la plupart d'entre elles, en raison de l'âge et de la santé, étaient à peine aptes à faire la guerre. La raison principale de l'échec de la constitution de la réserve résidait dans l'état sanitaire déplorable de l'armée ; lors de l'enrôlement, l'attention principale se portait non pas à la santé, mais à la taille de la recrue (pas moins de 2 arshins 3 vershoks) ; au service, le soldat recevait une alimentation manifestement insuffisante : la viande n'était pas destinée à tous les soldats de rang inférieur (par exemple, les aides de camp n'en recevaient pas du tout), et seulement dans la proportion de ½ livre deux fois par semaine ; le thé et le sucre n'étaient pas du tout délivrés ; les vivres distribués n'arrivaient pas toujours jusqu'au soldat ; en matière de solde de la part des habitants locaux, cela devenait complètement arbitraire ; l'uniforme du soldat était totalement peu pratique ; le service médical se trouvait dans un état épouvantable ; les exercices militaires étaient exténuants, surtout dans les capitales, qui enregistraient la mortalité la plus élevée. En conséquence, la mortalité moyenne de 1826 à 1858 dépassait 4 % par an. Si nous excluons l'horrible année de choléra 1831, où nous avons perdu 7122 hommes morts au combat, et la taille de notre armée a diminué de 96 000, principalement à cause du choléra, la mortalité de 1855 — au sommet de la guerre de l'Est, lorsque 95 000 sont morts de maladies, et toutes les autres années de guerre — il reste que la mortalité moyenne en temps de paix s'élevait à 3,5 %. Les deux tiers des recrues conscrrites mouraient en service. Si l'on ajoute à cela 0,6 % de pertes annuelles dues à la désertion et l'invalidité anticipée d'une partie des soldats, il apparaît que l'armée nécessitait chaque année un renouvellement de plus de 10 % de ses effectifs ; en fait, le soldat de l'époque de Nicolas servait pendant 10 ans, après quoi il ne rejoignait pas la réserve, mais sortait de la circulation. Dans l'armée de Nicolas, il n'y avait ni ce principe de retenue qu'introduit le coût élevé du recrutement dans les armées volontaires, ni ce souci d'économiser les soldats qui est naturellement la conséquence d'un service militaire imposé à toutes les classes ; en conséquence, « ici, on protège l'homme comme dans une fusillade turque, en donnant à peine le nécessaire ».

L'absence de tout élan, le service de garde lourd, ennuyeux et interminable dans sa monotonie, le piétinement exténuant lors des exercices de formation, avec une mauvaise nourriture et des vêtements médiocres, créaient une armée physiquement faible. Lors des manœuvres de Kalisch en 1839, effectuées conjointement avec les Prussiens, les anciens soldats de nos régiments apparurent arriérés, tandis que la jeunesse prussienne, avec son service de deux ans, restait encore vigoureuse. En 1854, lors du premier affrontement des alliés avec l'armée russe, les Français furent frappés par les visages pâles des soldats russes. Le service du soldat russe en temps de paix était un véritable travail forcé, car dans les provinces reculées il ne s'éloignait pas des exigences militaires et ne se rapprochait pas de l'existence normale d'un serf domestique. La guerre n'effrayait pas le soldat russe et lui semblait plutôt être un soulagement des horreurs de la vie misérable et misérable en paix.

La composition des commandants. La rigueur de la vie militaire asservie dépend en grande partie des qualités des commandants ; cette dépendance était particulièrement forte sous le régime servile de la Russie de Nicolas. Pour confirmer cette dépendance, nous pouvons citer le fait que dans les unités locales où se trouvait la pire partie des officiers, le pourcentage de désertions de soldats dépassait d'environ huit fois celui des désertions des unités de campagne. Il est vrai que dans les unités locales, regroupées sous Nicolas Ier dans le « corps de la garde intérieure », étaient également affectés les pires éléments du recrutement.

La forte mortalité et les conditions de vie difficiles des soldats à l'époque de Nicolas Ier doivent en partie être imputées à la détérioration marquée du corps des officiers. À la fin du XVIIIe siècle, le corps des officiers représentait la partie la plus éduquée de la société russe, l'élite de la noblesse russe ; les relations entre les officiers et les soldats de l'armée de Souvorov étaient imprégnées de démocratisation, de sollicitude envers le soldat et du désir de

l'officier d'attirer le soldat à lui. Cela était possible lorsque la classe des propriétaires terriens était à l'apogée de sa puissance, et que le mouvement révolutionnaire de Pougatchev n'avait encore provoqué aucune division dans ses rangs. - La situation fut différente après la Révolution française, dont les idées séduisirent la meilleure et la plus instruite partie de la classe dirigeante. L'insurrection des Décembristes constitua une défaite du libéralisme militaire et marqua l'expulsion définitive de l'intelligentsia de l'armée, commencée par Arakcheïev. Potemkine, avec ses réformes démocratiques, représentait une réaction à la Pougatchevschchina, Arakcheïev — une réaction à Robespierre ; le cours complètement différent de ces réactions s'explique précisément par la position différente de la noblesse vis-à-vis de ces mouvements révolutionnaires ; dans le premier cas, on pouvait compter entièrement sur elle, dans le second — il fallait la contrôler pour maintenir l'ordre féodal existant. Il a été observé que le Russe éduqué du XIXe siècle se laisse extrêmement facilement influencer par les théories politiques radicales. Ainsi, dans le service militaire, on a commencé à accorder une nette préférence aux Allemands : en 1862, les sous-lieutenants allemands représentaient seulement 5,84 %, tandis que les généraux 27,8 % ; ainsi, l'Allemand, en tant qu'élément politiquement plus fiable, progressait dans sa carrière cinq fois plus rapidement que le Russe ; cette promotion, en fonction de l'appartenance à la nationalité allemande, était plus efficace que celle liée à l'éducation militaire ; parmi les sous-lieutenants qui avaient reçu une formation militaire, il y avait 25 %, et parmi les généraux, 49,8 %. Cette carrière que les Allemands réalisaient en s'appuyant sur leur fermeté réactionnaire fut l'une des principales causes du développement chez le peuple russe et surtout dans l'armée russe de sentiments d'hostilité et de haine envers les Allemands, sentiments toutefois pas très profonds.

Dans les conditions de la lutte du pouvoir tsariste contre les sentiments d'opposition de la couche cultivée de la bourgeoisie russe, un officier russe, pour gravir les échelons hiérarchiques du commandement, n'avait pas seulement à se vanter de son éducation, mais à témoigner qu'il était complètement indifférent aux questions qui concentraient l'attention de la société russe, et qu'il ne s'intéressait à rien d'autre qu'aux bagatelles du service militaire. Denis Davydov donne la description suivante des nouvelles tendances dans le corps des officiers :

« L'étude approfondie des sangles, des règles d'étirement des orteils, d'alignement des rangs, de fabrication des techniques de fusil, dont tous nos généraux et officiers de première ligne exhibent, qui reconnaissent les règlements comme le comble de l'infailibilité, leur procure un plaisir poétique suprême. C'est pourquoi les rangs de l'armée ne sont peu à peu remplis que par de grossiers ignorants, qui consacrent volontiers toute leur vie à l'étude des bagatelles des règlements militaires ; Seule cette connaissance peut donner plein droit de commander les différentes unités des troupes. »

Dans des conditions de réaction ; Le nouvel état-major pouvait maintenir la discipline dans les rangs de l'armée, non pas par l'attitude fraternelle de Souvorov envers le soldat, mais seulement par des exercices constants, une exigence sévère et des mesures extérieures et formelles. Les officiers étaient soumis aux mêmes lourdes peines pour leurs méfaits ; Ils n'étaient plus de fiers représentants de la classe noble, comme au XVIIIe siècle, mais seulement des carriéristes militaires, des fonctionnaires ; sous le règne de Nicolas Ier, jusqu'à 1000 officiers ont été rétrogradés au rang de soldats.

L'intelligentsia russe finit par tourner le dos à l'armée ; cette position, conservée pendant de nombreuses générations, jusqu'à la guerre russo-japonaise incluse, en est devenue extrêmement caractéristique. L'armée a perdu autant à cette rupture que l'intelligentsia.

Être sous le commandement de généraux et de commandants de régiment grossiers et ignorants est désagréable pour tout le monde. L'armée russe souffrait d'un manque d'officiers, car la classe des propriétaires terriens et la bourgeoisie instruite évitaient le service militaire. La majorité — 70 % des officiers de l'époque de Nicolas — était composée des fils des nobles les plus pauvres et des différentes classes sociales ayant reçu seulement une éducation de

base ; ils entraient dans l'armée en tant que volontaires et quelques années plus tard étaient promus officiers sans examens. Les fils d'officiers, élevés dans les corps cadets à cinq classes, dont le niveau scientifique avait également décliné par rapport au XVIII^e siècle, formaient la meilleure partie du corps des officiers et servaient principalement dans la garde ou dans des branches spéciales des forces ; leur nombre ne représentait que 20 % de l'ensemble du corps des officiers. Jusqu'à 10 % du corps des officiers devait être complété par la promotion des sous-officiers, qui entraient dans le service militaire comme cantonistes ou par enrôlement. Les fils d'officiers issus des cantonistes, nés avant la promotion de leur père au grade d'officier, étaient, à une exception près, considérés comme des parias cantonistes. La famille d'un officier provenant des cantonistes restait donc dans un état semi-servile, ce qui témoigne d'un respect extrêmement limité pour le grade d'officier.

Le corps des officiers s'était scindé en blanc et noir. Les officiers incomplets, issus des cantonnements, tremblaient pour leur sort et craignaient la catastrophe pour la moindre chose qui déplaisait lors des inspections ; ils étaient aussi malheureux que les soldats, traitaient cruellement leurs subordonnés et en profitaient souvent à leurs dépens. Et malgré toute cette imprécision dans le recrutement des cadres dirigeants, il en manquait : au début du règne de Nicolas I^{er}, il y avait 30 officiers pour 1000 soldats, et à la fin, pour le même nombre de soldats, il n'y avait plus que 20 officiers. La faible réussite du recrutement des cadres s'explique également par le fait que les officiers, en moyenne, ne servaient, comme les soldats de l'époque de Nicolas, que dix ans ; le meilleur élément du cadre, ayant la possibilité de se placer en dehors de l'armée, prenait sa retraite.

Si la masse des officiers de Nikolaïev se déclassait, les plus hauts gradés de l'armée — les ministres de la guerre Tchernyshev et Dolgorouki, les commandants d'armées Paskievitch, Gortchakov et Menchikov, le commandant du Caucase Vorontsov — représentaient le sommet de l'aristocratie titrée, ayant reçu une éducation européenne, menant leur correspondance officielle en français, étudiant la stratégie à travers les travaux de Jomini. Ces hauts gradés étaient résolument détachés de l'armée ; le prince éclairé Menchikov, homme d'une finesse exceptionnelle, n'a jamais pu se forcer à prononcer quelques mots devant le rang des soldats ; contrairement à Souvorov, le nouveau commandement supérieur n'avait aucun lien avec la masse des soldats, était oppressé par notre retard par rapport à l'Europe occidentale et était profondément imprégné de pessimisme. Ce scepticisme à l'égard de la Russie, le mépris total pour les forces de l'État russe, caractérisaient tout le haut commandement. Moralement, il était déjà abattu avant même tout affrontement avec l'Europe occidentale, et donc incapable d'utiliser efficacement les forces et moyens disponibles.

État-Major général. En 1832, selon les idées de Jomini, l'Académie militaire a été instituée, avec des tâches incomparablement plus vastes et un programme plus étendu que les écoles militaires supérieures existant à l'étranger à cette époque. L'Académie avait deux objectifs : 1) former des officiers pour le service à l'état-major général et 2) diffuser les connaissances militaires dans l'armée. Cependant, malgré le dévouement reconnu de Jomini, il ne fut pas autorisé à diriger l'Académie militaire. Le premier directeur fut le général Sukhozanet, dont le principal slogan était : « On peut vaincre sans science, jamais sans discipline » ; Sukhozanet instaura un régime strict à l'Académie. Comme le féodalisme défendait obstinément son monopole sur les plus hautes fonctions de commandement, et que l'armée ne misait pas sur des généraux instruits, la seconde mission de l'Académie militaire — diffuser l'instruction militaire dans l'armée — tomba à l'eau. En 1855, l'année de la mort de Nicolas I^{er} et de la guerre de Crimée, cette situation se limita à être entérinée par le renommage de l'Académie militaire en Académie Nikolaïev de l'état-major général. Cette dernière n'était pas censée se soucier du niveau des connaissances militaires dans l'armée, mais seulement fournir des secrétaires savants à des généraux peu instruits.

Ainsi, l'état-major général ne pouvait pas aider le commandement suprême à se sortir de ses difficultés ; il était accaparé par le travail administratif, privé d'initiative, dépourvu de

l'autorité nécessaire. Le service d'état-major était mal organisé. Le commandant en chef en Crimée, Menshikov, se passait fondamentalement d'état-major, réfléchissant secrètement à ses intentions et n'ayant auprès de lui qu'un seul colonel pour transmettre les ordres donnés.

Organisation et mobilisation. L'effectif de l'armée atteignait un million de soldats subalternes. Cependant, les grandes unités organisées étaient extrêmement rares ; l'armée ne comptait que 29 divisions d'infanterie, à peine plus que ce que pouvaient mobiliser les États européens, qui entretenaient en temps de paix cinq fois moins de troupes en service actif. L'armée régulière proprement dite comptait 690 000 hommes ; 220 000 appartenaient au Corps de la garde intérieure ; les intérêts locaux étaient servis par des troupes avec un gaspillage purement fortifié de la ressource humaine ; par leur formation et leur composition, les unités de la garde intérieure représentaient des invalides moraux et physiques, des déchets des recrutements, et ne pouvaient avoir la moindre valeur combattante. En temps de paix, 90.000 cosaques étaient en service actif.

Les unités irrégulières, selon les effectifs de guerre, devaient représenter 245 000 hommes et 180 000 chevaux ; en réalité, pendant la guerre de l'Est, elles ont été mobilisées en bien plus grand nombre et représentaient une masse de 407 000 hommes et 369 000 chevaux. Les possibilités de croissance supplémentaire étaient évidentes. Avec une telle abondance de cavalerie irrégulière légère, nous maintenions encore plus de 80 000 cavaliers réguliers. Cependant, le nombre de cavalerie régulière diminuait sans cesse, non seulement en proportion de l'infanterie, mais également en termes absolus : au début du règne de Nicolas — 20 divisions de cavalerie, époque de la guerre de l'Est — 14 divisions de cavalerie ; après la démobilisation, 4 divisions de cavalerie devaient encore être supprimées.

L'artillerie était nombreuse ; les brigades d'artillerie, correspondant en nombre aux divisions d'infanterie, étaient composées de 4 batteries, chacune comprenant 12 pièces ; conformément aux usages établis sous Napoléon, chaque batterie comprenait à la fois des canons et des obusiers.

Le commandement était caractérisé par la centralisation de la prise de décision de toutes les questions au ministère de la Guerre, qui assumait le contrôle direct des troupes et des établissements militaires.

Les troupes ont été regroupées en 8 corps d'infanterie — chacun comprenant 3 divisions d'infanterie, 3 brigades d'artillerie, 1 division de cavalerie, 1 brigade d'artillerie montée, 1 bataillon du génie ; en outre, il y avait 2 corps de cavalerie et le Corps caucasien séparé.

La mobilisation provoquée par la révolution de 1848 a mis en évidence la nécessité de créer des unités de réserve ; en raison du manque de réservistes entraînés, il a fallu augmenter l'armée en recrutant des soldats, dont la formation, parallèlement aux campagnes des unités en activité, devait se dérouler dans des unités spéciales. Cependant, une démarcation nette entre les fonctions des unités de réserve et des unités auxiliaires n'a pas été établie, et les unités de réserve se sont transformées en divisions de second ordre.

Le principal inconvénient de cet appareil militaire était la lenteur de la mobilisation et de l'accroissement des forces armées en cas de guerre. À l'exception du Corps caucasien distinct, lié à la lutte de longue durée dans le Caucase, et des Corps de la Garde et des Grenadiers, dont l'usage sur les champs de bataille était extrêmement indésirable pour des raisons de politique intérieure, il ne restait que des corps d'infanterie, ce qui était manifestement insuffisant pour la défense de la frontière occidentale et des côtes de la mer Baltique et de la mer Noire. Il fallait procéder à de nouvelles levées et à la formation de nouveaux bataillons dans les régiments existants. Pendant la guerre de l'Est, apparurent les 5^e, 6^e, 7^e, 8^e et, dans certains régiments, même les 9^e et 10^e bataillons, qui étaient regroupés en nouvelles formations improvisées ; de même, l'artillerie augmentait. Ces nouvelles formations, composées de recrues, nécessitaient beaucoup de temps pour leur organisation ; en raison du manque de personnel, surtout parmi les officiers, leurs qualités de combat étaient peu élevées.

Ainsi, en cas de complications, il fallait procéder à la mobilisation bien avant l'apparition d'une crise diplomatique. Ainsi, la Russie a dépensé des sommes considérables pour la mobilisation de 1848-1849 et celle de 1863 ; dans ce dernier cas, l'attitude hostile des diplomates français et anglais n'a cependant pas évolué. Lors de la guerre de l'Est, nous avons dû faire face à un débarquement atteignant seulement 200 000 hommes ; cependant, en raison de l'aggravation générale des relations et de la position hostile de l'Autriche, il a été nécessaire d'avoir recours à une mobilisation générale par précaution ; pendant la guerre, 212 000 hommes rappelés du service temporaire ou permanent ont été appelés, 7 levées de recrues ont été effectuées, totalisant 812 888 hommes, et une milice de plus de 430 000 hommes a été convoquée ; à la fin de la guerre, on comptait 337 compagnies et régiments de cavalerie de la milice, pour un effectif total de 370 000 hommes ; avec les troupes irrégulières atteignant 407 000, la taille totale de l'armée a atteint deux millions et demi. L'organisation en temps de paix s'est partout fragmentée et mélangée ; certaines unités ont été incorporées pour compléter d'autres, d'autres ont intégré des armées, corps, divisions de formation, et d'autres ont joué le rôle de troupes de réserve ; à Sébastopol, on observe la plus grande diversité organisationnelle et l'entrée en action des unités de la milice. Il est évident que cette énorme tension n'était absolument pas en rapport avec l'objectif modeste – le maintien de 200 000 hommes dans l'armée active en Crimée. La Russie s'est surmobilisée, et l'épuisement de l'économie russe résultant de cette surmobilisation fut l'une des principales raisons qui nous ont contraints à reconnaître la lutte comme perdue. Une telle tension excessive et prématurée des forces, cependant, était une conséquence directe de la lenteur de la mobilisation.

Industrie militaire. Notre industrie militaire fonctionnait avec le travail servile ; il n'y avait pas de machines à vapeur ; il n'y avait que des entraînements à cheval ; dans de nombreuses usines militaires, on utilisait également des moteurs à eau, principalement sur les barrages construits sous Pierre le Grand. L'économie servile, avec sa très faible production commerciale, limitait la capacité des marchés, ce qui compliquait énormément, en temps de guerre, la collecte massive de fournitures pour l'armée.

Le ministre de la guerre, le prince Dolgorouki, caractérise assez clairement les conditions d'approvisionnement de l'armée dans une lettre du 23/11/1854 au prince Gortchakov : « Bien sûr, on peut assumer la responsabilité, avec ses collaborateurs, d'un tel échec, mais lorsque l'absence d'une industrie puissante, les grandes distances et les mauvaises conditions de transport vous posent toutes sortes de difficultés à chaque pas — on finit par reconnaître que cette responsabilité devient un mot vide. Telle est notre situation. Pour produire de la poudre, il faut augmenter les usines ; mais on ne trouve pas les matériaux nécessaires pour les organiser ; vous voulez obtenir de la salpêtre, et il n'y en a que la quantité nécessaire en temps de paix. Vous voulez coudre des uniformes – manque de main-d'œuvre. Vous voulez faire avancer vos cargaisons – pas de transporteurs, pas de convoi ; vous voulez fabriquer des fusils de tir de précision – et on vous fournit des fusils qui ne valent presque rien ou sont très médiocres. Le combat contre tous ces obstacles se fait autant que possible, nous faisons de notre mieux, mais il faut reconnaître que notre cher pays n'a pas encore quitté l'enfance. Même les bottes, même le tissu, tout cela ne vous est fourni qu'au prix d'efforts énormes, et presque toujours tardivement et de qualité médiocre... »

Armement. En 1845, l'armée a été rééquipée avec des fusils à piston. Étant donné que depuis les années 1830, d'autres pays faisaient des essais avec des armes à canon rayé, en 1843 nous avons choisi pour équiper une partie des fantassins un modèle de carabine — rayée, chargée par la bouche. Notre carabine, d'origine belge, était le meilleur modèle d'arme rayée de par ses qualités balistiques, surtout après l'introduction de la balle Minié, mais elle était très courte ; il était donc impossible de tirer la deuxième ligne dans une formation serrée ; la baïonnette devait être très longue et solide ; lors du tir, il fallait la détacher. En raison de ces défauts tactiques, les carabines « de Liège » se répandaient lentement dans l'armée russe. Au début de la guerre de l'Est, seulement 5 % des fantassins en étaient équipés

— un bataillon de tireurs par corps et six tireurs d'élite par compagnie. Mais comme les armes rayées étaient peu répandues dans les armées étrangères, cela était toléré. Quand la guerre a commencé, la Belgique a cessé de nous fournir des carabines, et nos ennemis ont commencé un rééquipement massif de l'infanterie ; si nous avons ressenti un manque de bonnes carabines à Sébastopol, cela découlait directement de notre industrie militaire arriérée et démontrait les inconvénients de la dépendance envers les étrangers. Nous manquions non seulement de carabines, mais aussi de fusils à piston lisses : il n'y en avait que 790 000, et lors de la création de nouvelles formations à grande échelle, il a fallu les équiper avec des fusils à silex datant de l'époque napoléonienne, avec une dépendance totale de leur efficacité de tir aux conditions météorologiques.

Le feu précis de l'infanterie à 800 pas lui permettait de combattre efficacement l'artillerie. L'artillerie de campagne lors de la guerre de l'Est restait encore pour toutes les armées combattantes à âme lisse ; le projectile principal décisif, selon la tradition de l'époque napoléonienne, restait le boulet canonné. Mais à l'époque napoléonienne, les batteries pouvaient, à une distance de 600 à 700 pas, sans entrave, balayer l'infanterie au moyen de boulets ; maintenant, à la distance d'un tir de mitraille, les batteries subissaient de lourdes pertes dues au feu de fusils. En raison de cette circonstance, le milieu du XIX^e siècle a été l'époque d'un déclin temporaire de l'importance de l'artillerie de campagne. Ce déclin de la valeur tactique de l'artillerie de campagne était particulièrement désavantageux pour l'armée russe, qui possédait une artillerie de campagne excellente par sa composition et nombreuse.

Le caractère positionnel de la lutte pour Sébastopol excluait la possibilité d'utiliser notre cavalerie nombreuse, ce qui représentait également pour nous un désavantage important.

Tactique. Les règlements de l'armée russe n'étaient pas mauvais. Le règlement d'infanterie de 1848 conservait encore, certes, la formation dépassée en ordre serré en 3 rangs ; mais alors qu'à l'époque de Napoléon le bataillon était encore une unité tactique non divisible, notre règlement, suivant l'exemple des Prussiens, donnait déjà la forme de formation du bataillon par compagnies ; de petites colonnes de compagnies flexibles pouvaient bien sûr mieux s'adapter au terrain et ne représentaient pas un objectif aussi encombrant qu'un bataillon regroupé. Le combat en chaînes de tir n'était pas du tout ignoré par le règlement : en plus des mousquetons, chaque compagnie préparait 48 meilleurs tireurs, appelés "pointeurs d'avant", pour les actions en chaîne de tir. Compte tenu du faible développement général et tactique des officiers, le règlement leur servait de soutien, donnant 4 modèles d'ordre de bataille normal de la division. Ces modèles, dont nous nous sommes partiellement détournés sous Potemkine, variaient selon que l'artillerie occupait sa position sur deux ou trois sections, et si un ou deux régiments restaient en réserve divisionnaire. En général, la formation de la division représentait un carré de 1 000 pas de front et autant en profondeur. Chacun des régiments de combat se formait par bataillon, avec un intervalle de 200 pas, etc. Une partie de l'artillerie était conservée en réserve. La moitié des pièces avec 200-300 tireurs représentaient la force de feu normale de la division.

Le problème ne résidait pas dans tel ou tel défaut de la charte, mais dans l'interprétation qu'on en faisait dans l'armée. La dynastie de Holstein-Gottorp a apporté en Russie une passion pour le défilé : Paul Ier, Alexandre Ier, Nicolas Ier, Alexandre II n'avaient pas les talents ni l'âpreté des chefs militaires, mais ils appréciaient profondément et comprenaient l'art du défilé. Après un grand défilé à Voznesensk, Nicolas Ier écrivait à l'impératrice : « Depuis que des troupes régulières existent en Russie et, je suppose, depuis que les soldats existent dans le monde, on n'a jamais vu quelque chose de plus magnifique, parfait, puissant. Toute la revue s'est déroulée dans un ordre et une perfection remarquables... Tous les étrangers ne savent que dire — c'était vraiment l'idéal... »

Ces tendances cérémonielles, puissamment soutenues par le pouvoir tsariste, trouvaient un terrain fertile dans les rangs supérieurs de commandement réactionnaires.

Menkov raconte l'histoire d'un Allemand, commandant de corps, qui associait le succès des parades à l'ajustement correct des casques sur les têtes des soldats ; c'est pourquoi il exigeait que les commandants de compagnie étudient l'anthropologie, car un chef ignorant les formes rondes et allongées du crâne humain ne saurait ajuster correctement un casque et ferait un échec lors de la parade. Le maréchal de champ Paskevich, « gloire et histoire du tsar régnant », dans sa jeunesse, sous l'impression de la lutte contre Napoléon, manifestait des vues justes et critiquait sévèrement Barclay de Tolly pour son penchant à la parade pédante : « Que pouvons-nous dire aux généraux de division, quand le maréchal de camp incline sa haute silhouette jusqu'au sol pour aligner les orteils des grenadiers ? Et quelle absurdité ne peut-on attendre ensuite d'un major d'armée ? » Cependant, le régime de Nicolas transforma à sa manière même Paskevich ; ce dernier commença à accorder une attention exceptionnelle à la marche cérémonielle et, depuis le théâtre de la guerre, écrivait au souverain combien telle ou telle régiment avait bien marché devant lui.

Est-il surprenant que, avec des moyens dérisoires pour la formation, l'absence de casernes, de bons champs de tir, d'instructeurs, un manque d'attention à la préparation tactique et un état-major peu alphabétisé, tous les efforts se soient concentrés sur l'aspect cérémoniel des affaires militaires ? Certains régiments, excellents dans la marche cérémonielle, ne commençaient à s'entraîner aux chaînes de tir qu'à leur arrivée sur le théâtre de la guerre, quelques jours avant le combat... Nicolas Ier lui-même exigeait que les chaînes de tir soient largement utilisées sur les champs de bataille. Cependant, avec l'attitude réactionnaire de l'état-major supérieur, la méfiance de chaque chef envers ses subordonnés — le scepticisme d'en haut et la passivité d'en bas —, il était impossible d'obtenir la dispersion des formations et des actions décousues. L'art du commandement était compris chez nous comme l'art de conserver les soldats entre ses mains — et cela n'était rien d'autre qu'une politique prolongée dans la tactique.

Dans l'armée, des manœuvres étaient organisées, mais elles se transformaient, selon le modèle donné par le rassemblement du camp de Krasnoselsky, en de simples parades. Au lieu de tenir compte du terrain, les formations de combat normales étaient établies en lignes. Aux batteries opérant dans l'intervalle entre les régiments de la division, on imposait l'exigence de ne pas prendre position le long de la ligne d'infanterie pour ne pas gêner l'alignement de la première ligne de l'infanterie de la division. Les chaînes de tireurs s'alignaient et marchaient au pas. L'enseignement de la tactique à l'Académie militaire était étroitement lié à « l'expérience » du camp de Krasnoselsky et prêchait des formes extérieures ordonnées, n'ayant rien à voir avec le combat.

Une tactique misérable - répondait à des conceptions misérables du haut état-major. Le général Panyutin, chef de l'avant-garde russe en 1849, à la question de savoir comment il expliquait certains de ses succès sur la révolution hongroise, répondait : « Par l'application inébranlable du premier ordinaire de combat dans tous les cas ! »

L'attrait de la guerre d'Orient du commandant en chef de l'armée, le prince Gortchakov, – il était accusé d'intervenir dans le domaine d'action de ses subordonnés ; mais cette intervention devenait nécessaire : « Ce n'est pas le manque de personnes compétentes qui me conduit directement à la folie. Sans ordre, aucun de mes subordonnés ne bougera même le petit doigt ». En réalité, il ne fallait pas chercher d'initiative dans l'armée de Nikolaïev. Le même Gortchakov, dans une lettre à Menshikov du 5 octobre 1854, donnait le portrait suivant : « La dernière fois, vous m'avez écrit que le général Liprandi voit toujours et partout des difficultés sur son chemin. Certes, ce n'est pas un vrai Russe. Mais que dire de nos généraux : convoquez l'un d'eux et ordonnez-lui fermement de prendre d'assaut le ciel ; il répondra « j'exécute », transmettra cet ordre à ses subordonnés, ira se coucher, et les troupes ne conquerront même pas un terrier de taupe. Mais si vous lui demandez son avis sur la manière d'effectuer une marche de 15 verstes par temps pluvieux, il vous présentera mille arguments pour démontrer l'impossibilité d'un effort si surhumain. Il n'y a qu'une seule

manière d'obtenir un résultat avec eux : demander leur opinion, écouter toutes les difficultés idiotes qu'ils vous exposent, leur expliquer comment elles peuvent et doivent être surmontées et, après leur avoir tout expliqué avec patience, donner un ordre auquel aucune objection ne pourra être formulée. Je pense que si vous agissez de cette manière avec Liprandi, ce sera un homme qui accomplira mieux que les autres la tâche. Il est clair que dans ce cas, vous lui direz que la mission que vous lui confiez est d'une importance capitale et que lui seul, par son esprit et son énergie, est apte à la réaliser... »

Objectifs limités de la guerre de Crimée. La conquête du Caucase par la Russie en 1853 n'était pas encore terminée ; la lutte contre Chamil mobilisait jusqu'à 60 000 soldats russes ; cependant, la habile ligne de politique nationale et de classe, adoptée par les Russes depuis 1847 dans le Caucase, savait déjà l'unité et la force de la résistance des montagnards.

La soumission apparente de l'Europe a conduit Nicolas Ier à poser la question du partage de l'héritage du « vieil homme malade » ; c'est l'organisme étatique turc qui était considéré comme malade ; sa mort naturelle ou violente était attendue prochainement. Un siècle et demi avant la guerre d'Orient, la préparation pour capturer Constantinople par débarquement avait commencé. La flotte de la mer Noire se développait rapidement ; les meilleurs amiraux y étaient envoyés et d'importants moyens y étaient consacrés. Cependant, au dernier moment, le passage de l'escadre russe par le Bosphore fut jugé irréalisable, et l'offensive diplomatique énergique des Russes se termina par la décision d'occuper les principautés du Danube — la Moldavie et la Valachie, qui étaient en relations de vassalité avec la Turquie et représentaient une valeur économique importante. Le général Liprandi était un homme éduqué et capable. Le scepticisme de Gortchakov à l'égard de ses assistants lui interdisait toute possibilité de succès à la guerre.

Les principautés du Danube représentaient un pays fertile, qui, au milieu du XIXe siècle, constituait le concurrent le plus sérieux de la Russie dans les approvisionnements mondiaux en blé. Pour apaiser l'agitation des États européens, il fut promis que les troupes russes ne franchiraient pas le Danube et que la flotte n'entreprendrait aucune action hostile contre le territoire turc.

La Turquie, sentant le soutien des États européens à ses côtés, a rejeté la médiation, a engagé des actions militaires sur le Danube le 15 octobre 1853 et a envoyé dans la mer Noire, sous l'escorte de son escadre, un transport d'armes pour approvisionner les montagnards du Caucase. Les escadres britannique et française se sont rassemblées près du Bosphore.

L'escadre russe de l'amiral Nakhimov, le 30 novembre 1853, attaqua à l'ancre de Sinop l'escadre turque qui escortait le transport d'armes vers les côtes du Caucase et la détruisit. Ce fut un coup dur pour le prestige de l'Angleterre, qui formait la flotte turque par l'intermédiaire de ses instructeurs ; la rivalité entre l'Angleterre et la Russie, issue de la chute de l'hégémonie de Napoléon et exacerbée par la politique douanière protectrice adoptée par la Russie ainsi que par la pénétration russe au Moyen-Orient, fut révélée. L'Angleterre eut la possibilité de s'appuyer sur un allié sur le continent européen et décida d'entrer en guerre ; son objectif concret était d'affaiblir la Russie et de détruire la flotte russe de la mer Noire, qui représentait une menace imminente pour la Turquie.

La France de Napoléon III est devenue l'alliée de l'Angleterre, pour laquelle une occasion favorable se présentait de décomposer l'alliance politique qui dominait l'Europe entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Les intérêts allemands, et surtout autrichiens, consistaient à préserver la liberté de navigation sur le Danube, et l'Autriche ne pouvait accepter notre occupation de son cours inférieur. Napoléon III pouvait compter sur son soutien diplomatique et même armé. Pour Napoléon III, la guerre de Crimée avait également un intérêt dynastique ; en agissant pour défendre les intérêts de l'Europe contre l'autocratie russe, Napoléon III espérait acquérir un prestige interne et externe, réconcilier l'opinion publique avec le coup d'État de décembre 1850, faisant de cette guerre un instrument de son autorité sur la France. Arrivé à Sébastopol, le commandant de l'armée française, le maréchal

Saint-Arnaud, l'un des principaux acteurs du coup d'État de décembre, comptait : « dans dix jours les clés de Sébastopol seront entre les mains de l'empereur... désormais l'empire est affirmé, et voici son baptême ».

L'Autriche, à l'été 1854, s'est mobilisée contre la Russie ; le gouvernement autrichien était accablé par la tutelle de la Russie ; seule l'aide russe avait permis à l'Autriche de faire face à la révolution hongroise en 1849 ; cela diminuait la situation de grande puissance de cette dernière. Profiter de la situation difficile pour la Russie, l'Autriche cherchait à s'en isoler, à barrer la route de la Russie vers l'expansion dans les Balkans, à forcer la Russie à se retirer des principautés danubiennes. L'agressivité de l'Autriche réactionnaire était tempérée par la situation financière difficile, par la défiance de l'opinion publique allemande envers l'Autriche et par la crainte des mouvements nationaux et révolutionnaires parmi les Slaves et les Hongrois. Nous avons surestimé le danger autrichien...

La Prusse était mécontente du fait que la Russie de Nicolas, qui soutenait l'ordre ancien en Europe, avait contrecarré ses premières tentatives d'unification des terres allemandes, l'empêchant en 1849 de nettoyer le Schleswig-Holstein, et en 1850 d'empêcher la Prusse d'attaquer l'Autriche dans le but d'unifier l'Allemagne.

Selon l'expression de Pogodine, il nous incombait de récolter «les fruits les plus amers de la politique russe au cours du dernier demi-siècle». Contre la Russie servile et autocratique, ce n'étaient pas seulement les armées et les escadres qui se dressaient, mais aussi une légion de l'opinion publique européenne. Même la petite Sardaigne, le cœur de l'Italie future, rejoignit les assaillants. Son habile diplomate, Cavour, ayant mis en location pour l'Angleterre une armée sarde de 15 000 hommes, parvint à passer de mercenaire à allié.

Cependant, la guerre de Crimée n'affectait pas les intérêts vitaux d'aucun des États belligérants. Tous les États ne poursuivaient que des objectifs limités et modestes dans la guerre contre la Russie. Personne n'était tenté par une tentative de destruction totale. La Russie est passée à la défensive et ne poursuivait que des objectifs négatifs. L'absence de frontière terrestre directe entre la Russie et la France et l'Angleterre, ainsi que la distance de ces derniers, ont contribué à limiter les objectifs de la guerre.

Les objectifs limités de la guerre ont poussé les belligérants à recourir avec beaucoup de prudence à l'utilisation des moyens politiques. La Russie a fourni 300 000 roubles pour soutenir le parti grec en guerre contre la Turquie ; la propagande en Grèce s'est développée si efficacement qu'il a été nécessaire de débarquer un corps expéditionnaire français pour calmer l'ardeur guerrière des Grecs. La corruption par les Russes des chefs kurdes a affaibli les tentatives des Turcs de passer à l'offensive sur le front caucasien. Au Monténégro, des agents russes et de l'argent russe ont été actifs. Les Bulgares ont vigoureusement organisé l'approvisionnement des forces anglo-françaises lors de leur concentration à Varna et ont réussi à brûler les stocks accumulés par les alliés à Varna, mais malheureusement avec la ville elle-même. Cependant, la Russie n'a pas osé lancer un appel général aux Slaves, avec le slogan d'un soulèvement des Serbes et des Bulgares contre les Turcs, des Tchèques et d'autres Slaves contre l'Autriche. Les rêves de Pogodine concernant une telle offensive politique ont été considérés comme de la « poésie ». En effet, une tentative de soulèvement contre l'Autriche aurait placé tous les nationalistes allemands dans le camp de nos ennemis ; de plus, les appels révolutionnaires auraient sonné assez étrangement provenant du gouvernement russe de l'époque. Cependant, si l'ampleur de la guerre avait été plus grande, Nicolas Ier était prêt à « lâcher » les Polonais afin de créer un incendie national-révolutionnaire majeur pour l'Autriche et la Prusse.

Pendant le siège de Sébastopol, le commandement russe a cherché à semer la discorde entre les Français et les Anglais. À cette fin, nous organisons des funérailles solennelles pour les Zouaves tombés lors d'attaques repoussées, on adressait des compliments aux Français, on établissait fréquemment des trêves sur le secteur français du front sous prétexte de ramasser les corps des tués, au cours desquelles, sous les yeux des Anglais, des fraternisations avaient

lieu entre officiers et soldats russes et français. Mais en conséquence, nous n'avons fait qu'aggraver les relations du commandant de l'armée française Canrobert avec les Anglais ; ces derniers ont soupçonné la France de chercher à conclure une paix séparée.

À cette époque, la guerre entre la France et la Russie n'était pas encore liée au départ des Russes de Paris. Le salon de la princesse russe Divène à Paris continuait de jouer un rôle important ; autour de lui se regroupaient des cercles amicaux envers la Russie. Au printemps 1855, Napoléon III était presque prêt à conclure la paix avec la Russie ; mais il était sous l'influence des milieux militaires, qui jugeaient nécessaire de donner à l'armée française satisfaction en prenant la ville assiégée de Sébastopol.

Napoléon III voulait soulever la question polonaise, ce qui aurait pu approfondir la guerre et la rendre menaçante pour les intérêts essentiels de la Russie tsariste.

Le rêve cher de la politique française a toujours été de faire passer l'armée française à travers l'Allemagne pour venir en aide aux Polonais ; en même temps, on pourrait résoudre à l'avantage des Français le différend sur le Rhin. S'appuyant sur les partisans des idées démocratiques et révolutionnaires, Napoléon III tendait vers cet objectif, qui aurait créé en France une base solide pour sa dynastie. Aujourd'hui, les Français aspirent à la même chose, mais invoquent non plus des slogans révolutionnaires, mais l'article 16 du pacte de la Société des Nations.

Mais la diplomatie anglaise s'y est vigoureusement opposée : la tentative de révolutionner les Polonais n'a absolument pas plu ni à la Prusse ni à l'Autriche, et pourrait conduire à une nouvelle édition de l'Alliance sacrée. Le théâtre militaire finlandais aurait pu représenter un danger considérable pour la Russie, à condition d'un soulèvement des Finlandais et de l'intervention de la Suède. Mais cette dernière n'est entrée dans la coalition contre la Russie qu'à contrecœur ; les Suédois étaient hostiles mais craignaient de combattre contre la Russie, puisque cette guerre n'avait pas pour but la destruction totale du pouvoir russe, et les escadres anglaises, qui parcouraient la mer Baltique en 1854-55, au lieu d'établir des relations amicales avec les Finlandais, bombardèrent les villes côtières finlandaises sans défense et coulèrent les goélettes finlandaises.

Les Alliés plaçaient de grands espoirs dans le mouvement musulman des montagnards du Caucase ; autour des quartiers généraux alliés, de nombreuses personnes en habit circassien se pressaient ; mais les voies efficaces de propagande n'ont pas été trouvées par les Alliés ; la manifestation des montagnards musulmans, loin d'être unie, a été repoussée par les Russes ; en même temps, le danger de violences, qui menaçait la population non musulmane du Caucase, a permis de renforcer le corps caucasien russe avec des milices locales.

Les armes économiques dans cette guerre à objectif limité n'ont également trouvé qu'une application modeste.

Le blocus maritime de la Russie aurait pu infliger un coup économique considérable, car le commerce terrestre, en l'absence de chemins de fer, était peu développé. Mais le principal acheteur de blé et de matières premières russes était l'Angleterre elle-même ; les années de guerre étaient peu productives en Europe occidentale ; les principautés danubiennes — concurrentes de la Russie — avaient temporairement disparu du cercle des fournisseurs mondiaux. Dans ces conditions, le blocus de la Russie équivalait également à un blocus de l'Angleterre. Cette dernière a d'abord simulé un blocus, permettant le commerce maritime de la Russie sous pavillon neutre. Sur la mer Noire, un étrange commerce avait lieu : les navires neutres exportaient le blé russe depuis la mer d'Azov, le blé était vendu à Constantinople et fourni aux armées alliées assiégeant Sébastopol. Ce n'est qu'en 1855 que les influences hostiles à la Russie obligèrent le gouvernement anglais, contre sa volonté, à établir un véritable blocus des ports russes. Cependant, le saindoux, le chanvre, le lin et les graines de lin étaient expédiés de la Russie vers la Prusse et, de là, à un prix majoré d'un tiers, rejoignaient l'Angleterre. L'augmentation du coût du fret, en raison de la grave pénurie de nourriture et de matières premières en Angleterre, pesait principalement sur le

consommateur anglais, tandis que les bénéfices revenaient aux commerçants allemands, et non aux marchands anglais.

Le pain russe ne supportait pas le transport terrestre ; son prix avait fortement chuté à la fin de 1855, et cela fut l'une des raisons sérieuses de la perte de popularité de la guerre parmi la classe des propriétaires terriens.

Sur le front armé, les objectifs limités de la guerre auraient dû inciter à donner une priorité absolue aux cibles géographiques étroites et purement opérationnelles plutôt qu'à la volonté de détruire la force vivante de l'ennemi. Il était naturellement nécessaire de définir des cadres pour l'application d'une stratégie d'épuisement, et non d'une stratégie de destruction. Sébastopol, base de la flotte russe de la mer Noire, attirait tellement l'attention des alliés que ceux-ci passèrent les derniers un an et demi dans une semi-transition depuis l'armée de campagne russe et, bien que le rapport de forces fût en grande partie favorable aux alliés, ils ne tentèrent jamais d'attaquer les Russes hors de la forteresse. Cependant, Français et Russes, élevés dans l'esprit d'une stratégie de destruction, ne comprenaient pas du tout les exigences découlant d'une guerre d'épuisement, et c'est autour de cette incompréhension que se forma le drame du commandement suprême pendant cette guerre.

Nos adversaires. Nous laissons une description détaillée de l'armée française jusqu'au chapitre sur la campagne de 1859 et de l'armée turque jusqu'au chapitre sur la guerre russo-turque. L'armée française, peu adaptée aux exigences d'une grande guerre européenne, était toutefois très apte à envoyer des détachements puissants dans des expéditions lointaines ; au total, en l'espace d'un an et demi, 310 000 soldats ont été envoyés de France pour la guerre. Les Français envoyaient à la guerre contre nous leurs meilleures unités, bien entraînées dans les campagnes d'Algérie, et lors de l'envoi, réarmaient la plupart d'entre elles avec un fusil de modèle médiocre. Pendant la guerre elle-même, ils ont créé une puissante artillerie de siège, la reconstruisant de nouveau. La tactique des Français se caractérisait par une faible utilisation de l'artillerie de campagne, des règlements obsolètes ayant perdu toute valeur directrice, des combats vigoureux au feu des chaînes denses, des attaques rapides à la baïonnette des colonnes de bataillons, une faible direction d'en haut et une initiative accrue dans les petites unités, des initiatives privées venant du bas. Le combat se déroulait de manière chaotique, mais avec beaucoup d'énergie.

La Turquie pouvait aligner en Europe et en Asie jusqu'à 118 000 soldats réguliers et jusqu'à 200 000 unités irrégulières non organisées et non approvisionnées. Le point faible de l'armée turque résidait dans l'insuffisance de sa base matérielle et la pauvreté de l'État turc ; son point fort dans la guerre d'Orient était la présence dans ses rangs d'une émigration révolutionnaire, augmentant considérablement son efficacité au combat. De nombreux officiers polonais et hongrois énergiques, contraints à l'émigration en 1849, offrirent leurs services aux Turcs pour combattre contre la Russie. À la tête de l'armée européenne turque se trouvait Omer Pacha (ancien officier autrichien Michael Mátyás), un général hors pair. Le plus talentueux général révolutionnaire hongrois, Blanka, faillit être nommé commandant de l'armée turque d'Asie Mineure.

L'armée anglaise. L'armée d'Angleterre, le pays le plus avancé sur le plan économique, était la plus résistante. Le conservatisme de l'armée anglaise représentait un phénomène exceptionnel pour l'Europe et rappelait les formes figées de la culture de l'Égypte ancienne. Nous trouvons dans l'armée anglaise du XIX^e siècle des pratiques qui avaient disparu sur le continent européen dès le début du XVIII^e siècle : ainsi, le commandant d'un régiment anglais était un entrepreneur-monopoliste qui fournissait son régiment en uniformes, et les profits ainsi tirés constituaient une part importante de sa récompense ; les officiers commerçaient avec les compagnies et les régiments pour s'assurer une sécurité financière à la retraite, comme à l'époque de Louvois, et il fallait acheter un régiment pour en devenir commandant, et non être nommé par sélection ou mérite.

L'armée permanente anglaise atteignait 142 000 hommes et était renforcée par le recrutement ; 50 000 d'entre eux étaient affectés en Inde, tandis que les autres étaient pour la plupart dispersés à travers le monde. Il y avait jusqu'à 60 000 milices, qui, en cas de guerre, pouvaient remplacer l'armée permanente en Angleterre et dans les garnisons proches. Il n'a pas été possible d'augmenter le nombre de l'armée anglaise en Crimée à plus de 30 000, bien qu'au total jusqu'à 100 000 soldats aient été débarqués en Crimée au cours de la guerre ; l'armée anglaise comprenait jusqu'à plus de 10 000 étrangers enrôlés — Allemands et Suisses — dans certains régiments. De plus, il y avait sous l'entretien anglais jusqu'à 15 000 troupes sardes médiocres et quelques milliers de Turcs, adaptés seulement à des tâches défensives secondaires.

Les Anglais ont suivi exactement la tactique linéaire du XVIII^e siècle ; l'armement « était bon » ; cependant, lord Raglan, qui avait pris le commandement en Crimée, s'est obstinément opposé à la réarmement de l'infanterie avec des fusils rayés, ce qui n'a pu être réalisé qu'au début de la guerre, et l'une des divisions anglaises s'est retrouvée en Crimée avec des fusils lisses ; l'artillerie lourde anglaise se distinguait par la précision de son tir. Pourtant, en Crimée, les Anglais n'ont jamais réussi à obtenir le moindre succès lors de leurs offensives.

Les officiers anglais hors service évitaient toute communication avec les soldats et ne s'intéressaient pas à l'art militaire. Une discipline sévère, avec l'application fréquente de la flagellation des soldats à l'aide des « chats », représentant le fouet britannique à sept lanières, contrairement au fouet simple russo-tatare, assurait la résistance du soldat anglais sous le feu, mais ne lui donnait pas d'impulsion offensive, ne l'intéressait pas au succès des opérations, ne pouvait pas l'empêcher de dormir lors de la surveillance des tranchées et provoquait une forte désertion ; les déserteurs du front anglais se rendaient quotidiennement aux Russes.

L'approvisionnement de l'armée anglaise était dans un état épouvantable et plaçait le soldat anglais à Sébastopol dans des conditions de vie horribles ; l'armée anglaise, peu nombreuse, comptait en Crimée 19 000 morts de 'maladies', et parfois jusqu'à 40 % des soldats disponibles remplissaient les hôpitaux. La consommation excessive d'alcool, qui constituait le seul divertissement des soldats et des officiers, n'explique que partiellement le triste état sanitaire de l'armée anglaise. La cause principale résidait dans le mauvais fonctionnement de l'intendance ; malgré les énormes ressources dont disposaient les intendants anglais, la possibilité d'étendre leurs achats aux marchés mondiaux les plus importants, et la disponibilité d'une flotte immense pour transporter les provisions en Crimée, l'approvisionnement et le transport se faisaient avec beaucoup de difficulté ; il n'y avait ni ordre ni organisation, ni la capacité de prévoir les besoins de l'armée, tout était retardé, et les vêtements chauds n'étaient livrés qu'au printemps.

L'arrière britannique ne pouvait pas fonctionner de manière satisfaisante parce que l'armée britannique faisait preuve d'un manque total de logistique militaire organisée. À cet égard, les Anglais n'étaient pas encore sortis de l'époque du XVII^e siècle. Ils rechignaient à utiliser du personnel humain recruté coûteux pour des postes de palefreniers et de non-combattants. À l'époque des guerres napoléoniennes, l'armée britannique de Wellington avait été débarquée en Espagne sans un seul chariot ; grâce à la sympathie des Espagnols, Wellington réussit à former sur place, en Espagne, une logistique satisfaisante avec des chariots espagnols et des palefreniers espagnols. C'est pourquoi Lord Raglan s'est vu refuser l'approvisionnement de sa logistique lors de son envoi en Crimée. Lors du débarquement à Eupatoria, les Anglais réussirent à réquisitionner 300 charrettes, attelées de bœufs et conduites par des Tatars. En l'absence de forgerons, d'ateliers de réparation, de tout approvisionnement, de toute organisation et de tout ordre, cette logistique civile s'effondra rapidement. Par la suite, les Anglais ont embauché, dans leur pays et en Turquie, un nombre important de travailleurs et de palefreniers, acheté des chariots et des animaux, et tout cela a été envoyé à Balaklava. Mais l'arrière restait désorganisé ; les auxiliaires payés à la tâche, ne recevant aucun approvisionnement, mouraient ou perdaient leur capacité de travail, les roues

se cassaient et étaient rejetées, les animaux affamés périssaient. L'armée britannique s'avérait incapable de subvenir à ses besoins à 12-15 km de Balaklava. Elle n'était capable d'aucune manœuvre. Ce n'est qu'après la prise de Sébastopol que le commandement britannique comprit la nécessité d'organiser militairement la logistique et dépêcha à cet effet mille sous-officiers et soldats hors service.

L'état déplorable de l'armée anglaise était largement le résultat de l'état déplorable du pouvoir militaire central. Alors que la flotte anglaise était une flotte parlementaire, l'armée anglaise, jusqu'à la réforme de Gladstone en 1872, était un établissement à moitié royal, à moitié parlementaire. Le parlement était pour l'armée comme un coffre-fort ; dans le ministère des colonies dont elle dépendait se concentraient le droit de donner à l'armée des ordres opérationnels ; le premier lord du Trésor assurait la subsistance des troupes et fournissait le transport à l'armée ; le secrétaire d'État du ministère des colonies s'occupait des crédits destinés à l'armée et, de cette manière, concentrait entre ses mains une part considérable du budget militaire. En dehors du ministère parlementaire se trouvaient le commandant en chef et le général-feldzeugmeister. Le commandant en chef représentait le pouvoir royal et, bien que sa nomination fût approuvée par le parlement, par la suite il était un personnage inamovible ; il avait en main l'inspection de l'infanterie et de la cavalerie, les questions de maintien de la discipline, ainsi que la promotion et la nomination des officiers. L'artillerie, le corps du génie et la préparation de l'équipement pour l'infanterie et la cavalerie étaient entre les mains du général-feldzeugmeister. De nombreuses questions militaires particulières relevaient de différents autres ministères et établissements. Ainsi, la conduite de toute opération par les troupes dépendait de nombreux ministres, fonctionnaires et institutions. Dans ces conditions, il n'était pas facile d'opposer l'armée au parlement, mais il n'était pas non plus facile d'introduire dans l'armée une quelconque innovation ou tout simplement d'utiliser l'armée pour un objectif quelconque. La création d'une administration militaire centralisée, l'apparition dans le parlement anglais d'un ministre de la guerre, comme l'était déjà Louvois en France, résulta déjà de l'enquête sur la catastrophe d'approvisionnement des Anglais près de Sébastopol.

Comment peut-on expliquer un état aussi arriéré de l'art militaire dans un pays économiquement avancé comme l'Angleterre ? L'explication réside dans les conditions politiques particulières de l'Angleterre. La Manche, en protégeant l'Angleterre des invasions des armées terrestres du continent, la tirait de la concurrence intense en matière militaire qui favorisait le développement progressif de l'art militaire dans d'autres États européens. L'Angleterre avait la possibilité de concentrer ses forces sur d'autres tâches plus profitables pour elle. Le Parlement anglais, au cours du XVIII^e siècle, a systématiquement entravé la construction des forces terrestres anglaises, qui, depuis le règne de Charles I^{er}, ont toujours semblé constituer une menace pour la domination politique du Parlement. Les Anglais jugeaient plus avantageux, en cas de besoin, d'engager des régiments allemands, parfois (en 1799) même russes, plutôt que de créer les leurs ; l'union dynastique avec Hanovre permettait d'utiliser ce dernier pour le recrutement de régiments hanovriens ; après Cromwell et son armée, les régiments étrangers semblaient au Parlement anglais moins capables d'intervenir dans la politique intérieure que les régiments anglais eux-mêmes.

Mais au XVIII^e siècle, l'armée anglaise recrutée avait tout de même l'apparence d'une force quelque peu arriérée. Elle obtint son caractère fossile dans la première moitié du XIX^e siècle, lorsque Wellington occupait le poste de commandant en chef jusqu'à sa mort en 1852, et que la bourgeoisie anglaise ressentait la pression des chartistes. Wellington résistait à toute réforme, se comportait comme le vainqueur de Napoléon I^{er} et défendait la tactique linéaire et les règlements du XVIII^e siècle, triomphants à Waterloo face à l'art militaire issu de la Révolution française. Et la bourgeoisie ressentait le besoin de s'appuyer sur l'armée pour contrer le mouvement ouvrier, sans chercher à porter atteinte à la discipline et à l'esprit réactionnaire qui y régnaient. Les formes du XVIII^e siècle semblaient particulièrement fiables

pour opposer l'armée à l'ennemi intérieur. C'est pourquoi les libéraux bourgeois au Parlement ne touchaient pas aux restes des compétences royales : le Parlement ne prenait volontairement pas le contrôle total de l'armée, afin de pouvoir choisir des officiers réactionnaires et fouetter les soldats au nom du roi. Le début des affrontements internationaux aigus, entamé par la guerre d'Orient, força aussi les Anglais à en finir avec les anciennes pratiques dans l'armée. Cependant, la position insulaire de l'Angleterre entraînait une moindre tension militaire, et elle se contentait de suivre à la traîne des armées européennes. La conscription générale ne fut instaurée que pendant les années de guerre mondiale intense.

En Angleterre, il n'y avait pas de censure militaire ; mais si auparavant cela ne posait pas de problème, puisque les nouvelles du théâtre de la guerre arrivaient avec beaucoup de retard, après la mise en place du câble télégraphique de Varna à Balaklava, les journaux anglais pouvaient fournir les informations les plus récentes sur la situation de l'armée anglaise en Crimée ainsi qu'une critique sévère de toute l'organisation militaire. Cette transparence est devenue un moteur puissant de la réforme militaire anglaise de 1855, mais a considérablement compliqué la situation du commandement anglais et facilité le travail du renseignement russe : les articles du Times étaient transmis par télégraphe via Berlin—Varsovie jusqu'à Saint-Pétersbourg. La presse n'avait pas encore pris en compte les exigences engendrées par l'apparition du télégraphe.

Forces navales. La Russie avait, au milieu du XIX^e siècle, créé une flotte à voile nombreuse. Le nombre de nos équipages maritimes atteignait 80 000 et dépassait largement l'effectif des marins de guerre d'Angleterre et de France réunis. Avec un budget naval d'environ 18 millions de roubles, nous avons réalisé de grands progrès dans la construction de navires à voile en bois, en particulier dans la mer Noire. Sébastopol possédait des cales sèches remarquables pour son époque. La construction navale en mer Noire était beaucoup mieux réalisée et moins coûteuse qu'en Baltique ; la principale partie des fonds était consacrée à l'escadre de la mer Noire ; à sa tête se trouvaient les meilleurs amiraux—Lazarev et Kornilov ; la flotte de la mer Noire assurait toute l'année un service de croisière lourd au large des côtes caucasiennes et était bien entraînée. Les principales forces de la flotte russe se trouvaient en mer Noire.

Notre économie servile s'est adaptée à la concurrence avec l'Angleterre en mer ; sur le plan moral, les équipages russes étaient incomparablement supérieurs à ceux recrutés en Angleterre. La flotte anglaise, pendant la première moitié du XIX^e siècle, se développait lentement en termes numériques, mais était en bon ordre. Les nouveautés techniques étaient assimilées, toutefois, plus rapidement par la flotte française que par la flotte anglaise, et les marins français étaient, par leur composition, plus fiables que les équipages des navires anglais.

La révolution dans la technologie navale du milieu du XIX^e siècle, causée par l'introduction de moteurs à vis dans les marines, a bien sûr bénéficié entièrement aux États qui étaient en avance sur le plan industriel, et a rendu toute lutte pour la domination sur la mer impossible pour nous. Les mécanismes à vis n'étaient pas fabriqués en Russie, leur importation depuis l'étranger était coûteuse et ne répondait pas aux besoins de la flotte, et il n'y avait pas de mécaniciens russes expérimentés. Dans ces conditions, un affrontement de nos escadres avec les forces anglo-françaises ne pouvait conduire qu'à la défaite ; c'est pourquoi la flotte russe durant la guerre de l'Est a esquivé le combat. L'escadre de la mer Noire, limitée à la destruction des frégates turques à Sinop, s'est réfugiée à Sébastopol. Les bases de notre flotte — Sébastopol et Kronstadt — se sont révélées suffisamment fortes pour que les escadres alliées renoncent à les attaquer.

La campagne du Danube de 1853-54. L'occupation des principautés danubiennes a été entreprise le 21 juin 1833 par une armée de 80 000 hommes commandée par le prince Gortchakov. Les Turcs ont commencé en octobre des actions hostiles ; les forces turques sur le

Danube atteignaient 90 000 hommes, dont la moitié étaient des troupes de seconde ligne (redifs) sans bagages, avec un ravitaillement médiocre. La déclaration de guerre par la Turquie incita à renforcer les troupes russes sur le Danube jusqu'à 180 000 hommes, soit un quart de toute l'armée de campagne russe. Les trois autres quarts étaient répartis ainsi : 207 000 gardaient la capitale et la côte baltique, 140 000 étaient déployés en Pologne contre l'Autriche, qui manifestait des intentions hostiles, 83 000 gardaient la Crimée et la côte de la mer Noire, et 100 000 maintenaient le Caucase.

La première période de la campagne sur le Danube, avant l'entrée en guerre de l'Angleterre et de la France (début mars 1854), se caractérise par l'engagement des Russes de ne pas traverser le Danube et par l'impossibilité pour les Turcs de tenter des offensives importantes. Nos troupes adoptèrent néanmoins une concentration de forces, comme si l'objectif était de repousser une offensive majeure à travers le Danube. En réalité, il s'agissait uniquement de ne pas subir de petites défaites qui pourraient être amplifiées par les Turcs et la presse européenne hostile, afin de miner le prestige des troupes russes et de faciliter aux factions bellicistes en France et en Angleterre de pousser ces États à rompre ouvertement avec la Russie. Profitant du fait que les Russes étaient liés par leur engagement de ne pas traverser le Danube et que, par conséquent, les Turcs derrière le Danube étaient en sécurité totale, Omer-Pacha concentra ses forces en deux groupes — à Vidin et à Turtucaia — et effectua deux sorties réussies sur la rive gauche du Danube : la première — le passage des Turcs à Oltenița, le rejet de la première attaque russe et le retrait volontaire des Turcs derrière le Danube ; la seconde — une attaque impunie des Turcs contre un régiment russe stationné dans le village de Chetati. Ces piqûres insignifiantes ont permis de crier à des victoires turques, de prétendre que l'armée russe n'était pas aussi redoutable qu'on la dépeignait dans les souvenirs des campagnes napoléoniennes, et, par conséquent, ont acquis une importance réelle considérable.

Paskevitch et le siège de Silistrie. Le deuxième stade de la campagne du Danube a commencé du 23 au 25 mars par le passage très réussi de l'armée russe sur le bas Danube, en Dobroudja. Le développement rapide des actions offensives, l'anéantissement de forces turques deux fois plus faibles, la prise des Balkans et la menace qui pesait sur Constantinople auraient pu faire taire les courants hostiles à notre égard en Autriche et inspirer du respect pour l'armée russe. Malheureusement pour les Russes, le commandant en chef fut nommé prince Paskevitch, la plus grande autorité militaire aux yeux de Nicolas Ier. Paskevitch, admirateur des marches cérémonielles, général égoïste, craignant de mettre en jeu sa réputation gonflée, acquise non sans difficultés contre les Perses, les Polonais et les Hongrois, s'imposait par ses idées stratégiques, fondées sur la logique de la prudence : 1) toujours concentrer les forces en sacrifiant les intérêts secondaires ; 2) accorder la plus grande attention à un approvisionnement correct de l'armée. Paskevitch considérait l'Autriche comme notre ennemi principal ; selon lui, le coup devait être porté sur les Carpates et non sur les Balkans ; les Turcs étaient un ennemi secondaire qui ne méritait qu'un minimum de forces et d'attention ; le déploiement de l'armée russe sur le Danube, le dos tourné à l'Autriche, lui semblait être une erreur capitale. Il fallait se retirer le plus tôt possible des principautés danubiennes au-delà de la rivière Prout. Nicolas Ier ne partageait pas cette évaluation alarmiste de la situation politique ; il s'attendait à ce que la victoire contre les Turcs oblige l'Autriche à cesser de faire claquer les armes.

L'erreur fondamentale de raisonnement de Paskevitch résidait dans la sous-estimation des événements militaires réels, qu'il considérait comme secondaires, au profit du théâtre principal, seulement vaguement esquissé pour l'avenir. Même au moment du siège de Sébastopol, Paskevitch s'opposait de toutes ses forces à l'envoi de troupes sur ce théâtre secondaire, afin de ne pas disperser ses forces sur la direction vitale contre le principal ennemi possible — l'Autriche. Mais puisque ce dernier ennemi ne s'est jamais manifesté, et que la guerre d'Orient s'est déroulée seulement dans un cadre d'épuisement, dans une lutte

non sur les directions vitales, mais sur des théâtres secondaires, l'idéologie de défaite que présentait Paskevitch ne conduisait qu'à accroître le nombre de troupes russes inactives au détriment des forces actives, à réduire l'efficacité de nos efforts et à augmenter le coût de la guerre.

Obéissant à l'ordre formel de l'empereur Nicolas, Paskevitch, avançant lentement, entama le 17 mai le siège de Silistrie — une vieille forteresse turque, avec des fortifications temporaires situées à environ 1 à 2 verstes. Paskevitch craignait que les Anglais et les Français, ayant commencé à se rassembler à Varna, attaquent avec les Turcs. Bien sûr, la force vivante de l'ennemi préoccupait beaucoup plus le triste stratège de la destruction que l'objectif géographique immédiat — Silistrie. C'est pourquoi Paskevitch ne mit pas le siège à la dernière forteresse, mais se plaça à côté d'elle, affecta des forces insignifiantes pour une attaque lente et prudente du faible fort de terre d'Arap-Tabia, tandis que les principales forces étaient concentrées sur la position avancée du Danube et renforcées énergiquement, se préparant à un combat avec un ennemi qui n'avait en réalité pas l'intention de se montrer. Il était difficile d'imaginer une exécution plus formelle de la directive du tsar — attaquer Silistrie. L'un des ingénieurs militaires, responsable des travaux de siège et qui fut par la suite célèbre sous Sébastopol — Totleben — surprit une conversation de soldats qui expliquait ainsi les ordres incompréhensibles de Paskevitch : « Pourquoi nous battons-nous ici ? » demande un soldat à un autre. « Quel imbécile, » fut la réponse, « le pacha veut livrer Silistrie, mais le feld-maréchal ne veut pas la prendre ».

L'attitude critique à l'égard des ordres de Paskevitch s'est transformée en improvisation, dans la nuit du 29 mai, lors de l'assaut d'Arab-tabiya. Après la sortie repoussée des Turcs, Arab-tabiya se tut et sembla totalement débarrassée de sa garnison. Les officiers de la garde—Kostanda, le comte O-r-lov, le prince Scherbatov—attachés au général Selvan, commandant des troupes qui effectuaient les travaux de siège, se sont concertés et l'ont poussé à agir immédiatement pour s'emparer du fort turc. À la première heure de la nuit, trois bataillons se sont mis en marche ; à 50 pas du fort, nos tambours ont battu la charge et réveillé les Turcs endormis. Malgré tout, il a été possible de traverser le fossé d'une profondeur de 12 pieds, aux pentes abruptes, et de grimper sur le parapet ; s'est ensuivi un corps-à-corps à la baïonnette. Le fort était presque entre nos mains lorsque le général Selvan fut tué, et son adjoint, le général Veselitsky, un homme timide face à l'ennemi et encore plus face à la hiérarchie, effrayé par la responsabilité devant Paskevitch pour avoir pris l'initiative, ordonna de battre en retraite. Les troupes se retirèrent avec une perte de 939 hommes.

Par la suite, comme il avait été permis, lors du siège, de ne changer que les pelles, ces « travaux pratiques de sape » ne se sont traduits que par quelques explosions miniers réussies sur certaines parties des fortifications, un classique franchissement du fossé à l'aide d'une sape volante, etc. Se sentant dans une position précaire, Paskevitch prétendit être contusionné, quitta l'armée et, le 21 juin, ordonna de lever le siège. Le 26 juin, les Russes étaient déjà passés de l'autre côté du Danube. Aux yeux du monde entier, l'incapacité des Russes à venir à bout de fortifications insignifiantes à Silistrie était considérée comme un grand triomphe pour les Turcs et une profonde déchéance pour nos honneurs militaires. Un mois plus tard, après avoir repoussé les tentatives turques sur le Danube, l'armée russe, face à la concentration des Autrichiens à la frontière, commença sa retraite des principautés, qui se termina le 16 septembre.

Le retrait des troupes russes du Danube a amené le danger sur Sébastopol ; toute la campagne du Danube était le résultat d'une évaluation erronée de la situation politique et représente un enchaînement d'erreurs. Cependant, le passage de la Russie à une guerre défensive était une nécessité politique ; malgré toutes les violences de commandement de Paskevich, sa décision de commencer la retraite — d'abord au-delà du Danube, puis vers le fleuve Prout — doit être saluée. Cela était d'autant plus difficile que la société russe, éloignée d'une évaluation raisonnable de la situation, ne la comprenait pas.

Transport des troupes alliées vers la Gallipoli. La question du soutien militaire à la Turquie s'est posée devant la France et l'Angleterre dès l'été 1853. Le 3 janvier 1854, les escadres alliées pénétrèrent dans la mer Noire et forcèrent la flotte russe à se réfugier à Sébastopol. Au début de février, les ambassadeurs russes quittèrent Londres et Paris. Mais ce n'est qu'avec le congé du 7 mars que la mobilisation commença en France. Initialement, il était prévu d'envoyer en Turquie 50 000 Français et 3 000 Anglais ; il n'était pas vraiment clair ce que de telles forces pouvaient entreprendre contre la Russie ; ensuite les Français ont porté leur contingent à 3 divisions ; finalement, il a été prévu de transférer 40 000 Français et 30.000 Anglais.

Aucune considération de mobilisation n'avait été élaborée en France. Le chef du département du personnel, le colonel Troilo, en raison de l'inévitabilité évidente de la guerre, proposa aux chefs des autres services du ministère de la Guerre de se réunir chez lui et, en privé, en secret de la hiérarchie, de discuter à l'avance des mesures à prendre si un ordre inattendu de l'empereur arrivait — envoyer deux ou trois divisions en Turquie. En l'absence de directives venues d'en haut, les subordonnés, tout en conservant une apparence d'improvisation, préparaient une surprise pour se démarquer. Le complot réussit en partie, et Napoléon III eut l'impression de toute-puissance de l'improvisation.

Le 19 mars, douze jours après le début officiel de la préparation de l'expédition, mille soldats français et le quartier général du corps expéditionnaire avaient déjà quitté Marseille à bord de trois navires à vapeur pour Gallipoli. Mais si la mobilisation de forces relativement petites du corps expéditionnaire avait été à peine gérée par la France avec un effort extrême, le transport fut organisé de manière épouvantable. Le ministère français de la Marine ne tenait aucun registre des navires aptes à transporter des troupes ; or, c'était à lui de s'occuper du transport maritime, et les unités destinées à l'expédition arrivaient de manière chaotique à Marseille pour être ensuite envoyées. Le ministère affrétait n'importe quel navire ; les armateurs, sollicités pour le travail, réparaient des navires absolument inutilisables, destinés à la casse, et proposaient leurs services au gouvernement ; il manquait de matelots ; aucun ordre d'envoi n'avait été établi ; on chargeait en priorité les unités les plus bruyantes ; il avait été décidé de transporter l'infanterie principalement sur des navires à vapeur, et l'artillerie, les convois et les provisions sur des navires à voile. Les voiliers étaient payés à la journée, et non par voyage, ils rencontraient des vents contraires et restaient bloqués dans divers ports de Syrie, d'Égypte et de Grèce. À la fin mai, deux mois après le début des transports, il n'y avait pas encore à Gallipoli une seule unité prête au combat, seulement des fragments de l'expédition. Le quartier général de celle-ci envoyait des navires militaires dans tous les ports de la partie orientale de la mer Méditerranée pour amener les voiliers à leur destination.

Un tel débarquement désordonné représentait un mauvais début de guerre ; il est resté impuni uniquement parce que la Turquie constituait une excellente base intermédiaire où le débarquement pouvait s'organiser et recevoir des approvisionnements provenant de sources turques.

Premiers objectifs intermédiaires. La péninsule de Gallipoli a été choisie comme point de débarquement sur proposition des Anglais. L'établissement des Alliés sur celle-ci constituait leur premier objectif de guerre. Les Alliés ne comprenaient pas que la mobilisation de l'armée autrichienne dans le dos des Russes inquiétait ces derniers plus que le débarquement anglo-français ; les Alliés s'attendaient à ce que les Russes, après la traversée du Danube, écrasent les Turcs et se dirigent vers Constantinople.

Mais comme les Russes n'avançaient pas depuis le Danube, la concentration des alliés à Gallipoli perdait toute signification. Le 11 juin, il fut décidé de transférer l'armée alliée de Gallipoli à Varna, d'où elle pourrait directement soutenir la défense du Danube par les Turcs. Cela devint le deuxième objectif des alliés. La majeure partie de l'infanterie était transportée par mer ; la cavalerie et une partie de l'artillerie se dirigeaient par voie terrestre via Andrinople. À partir du 27 juin, les alliés commencèrent à se concentrer à Varna ; mais ce jour-

là, les Russes, ayant levé le siège de Silistrie, se replièrent au-delà du Danube ; seules de petites forces restaient encore en Dobroudja. Le 19 juillet, les Français, ayant rassemblé leurs forces, décidèrent d'entreprendre une expédition en Dobroudja afin d'établir enfin le contact avec les Russes. Le mouvement commença le 21 juillet ; les trois divisions engagées rentrèrent du 4 au 18 août. Comme, à partir du 27 juillet, les Russes étaient déjà partis au-delà du fleuve Prout, seules les avant-postes français eurent une escarmouche insignifiante avec les cosaques. Dans les troupes françaises participant à cette expédition, une violente épidémie de choléra éclata. Plus de 8 000 malades furent recensés, plus de 5 000 moururent. Le 10 août, un gigantesque incendie se déclara à Varna, provoqué par l'incendie volontaire de Bulgares et de Grecs sympathisants, détruisant une grande partie des provisions préparées par les alliés. La concentration à Varna se révéla donc également inutile.

Le débarquement en Crimée. Le départ des Russes [aurait pu être prévu dès la mi-juillet. Les actions en Moldavie et en Bessarabie menées conjointement avec les Autrichiens et les Turcs représentaient un objectif qui n'intéressait absolument pas l'Angleterre, et qui était difficilement atteignable en raison de l'absence de convois suffisants. L'Angleterre cherchait avant tout à affirmer sa puissance en mer et à infliger des dommages à la flotte russe. La base de cette dernière sur la mer Noire était Sébastopol. L'idée de débarquer en Crimée et de capturer Sébastopol, évoquée depuis le début de la guerre, commençait à se concrétiser ; le 18 juillet ; le 8 août, la décision fut prise définitivement.

Ce n'est que le 7 septembre que les escadres britanniques, françaises et turques ont pu naviguer vers la Crimée. La force de débarquement alliée se composait de 23 000 Français, 7 000 Turcs et 27 000 Britanniques. En raison du manque de moyens de transport, une division d'infanterie française resta à Varna, qui ne pouvait être transportée qu'en deuxième ligne, et une cavalerie. division. La division turque a été incluse dans le débarquement principalement pour des raisons politiques. La majeure partie de la population de la Crimée en 1854 était de 257 000 musulmans tatars, aux yeux desquels les Turcs représentaient une certaine autorité religieuse et politique. Et en effet, pendant le séjour des alliés en Crimée, jusqu'à 30 000 Tatars sont passés à leurs côtés, ce qui a facilité la nourriture, la reconnaissance et a donné aux alliés de la main-d'œuvre pour le travail arrière. De plus, les Turcs sous les Alliés étaient destinés au rôle de Noirs blancs et étaient divisés entre les Britanniques et les Français. C'était particulièrement mauvais pour les Turcs anglais, qui n'étaient pas nourris par les fermiers, et qui ont rapidement disparu.

Les troupes françaises étaient transportées sur 55 navires militaires et 17 navires commerciaux ; la division turque - sur 9 navires de ligne turcs ; les troupes anglaises - sur 150 transports ; sur l'escadre anglaise, composée de 10 navires de ligne et 15 frégates, aucun débarquement n'a eu lieu afin de ne pas entraver ses activités militaires. Les moyens pour transporter le débarquement sur la côte étaient soigneusement préparés, et les troupes avaient été formées au chargement et déchargement des navires. L'artillerie de siège française n'eut pas le temps de se rassembler au début de l'expédition de Crimée : il n'y avait que 24 pièces sur les 56 prévues ; il a fallu emprunter aux Turcs 41 pièces lourdes. Comme une attaque rapide de Sébastopol était prévue, les alliés transportaient également du matériel de génie de siège ; ainsi, les Français ont embarqué 8 000 tours et 16 000 fascines, avaient en réserve 20 000 outils de travail et 100 000 sacs de terre.

Napoléon III et le commandant de l'armée française, Saint-Arnaud, proposaient de débarquer les armées alliées à Féodosie, où se trouvait un bon port, et de les avancer de là vers Simféropol. L'armée russe aurait été obligée de livrer bataille, en reculant seulement jusqu'à Simféropol. Une victoire à Simféropol aurait donné aux alliés toute la Crimée et aurait forcé les Russes à évacuer Sébastopol sans combat. Mais cette conquête de la Crimée par écrasement ne séduisait en rien les Anglais ; Raglan n'était pas du tout équipé, avait très peu confiance dans la capacité de l'armée anglaise à manœuvrer et refusait catégoriquement de s'enfoncer dans les terres. À l'instigation des Anglais, le coup du débarquement était dirigé

non contre l'armée russe sur le terrain et les communications de Sébastopol, mais directement contre Sébastopol ; les armées alliées ne devaient pas s'éloigner de la côte.

Le débarquement a eu lieu sur une plage près d'Eupatoria ; les 12 et 13 septembre, il a été gêné par la houle ; le 14 septembre, la majeure partie de l'infanterie et de l'artillerie de campagne a été débarquée, mais le déroulement ultérieur du débarquement a de nouveau été retardé par la houle ; les Anglais ont particulièrement été retardés, ne parvenant à se préparer complètement sur la plage que le 5^e jour du débarquement, le soir du 18 septembre.

L'apparition d'une flotte ennemie de 256 navires a été détectée par les Russes dès le 11 septembre. Bien qu'en août toute la presse étrangère ait été remplie d'articles sur l'attaque imminente de Sébastopol, le nombre de nos troupes en Crimée n'a été porté qu'à 50 000, car, selon la stratégie de la destruction décisive, ce théâtre secondaire ne devait pas être renforcé au détriment du principal—la frontière austro-russe : 38 000 hommes de Menchikov étaient dispersés à travers toute la Crimée, à l'exception de son extrémité orientale, où, près de Kerch, 12 000 hommes de Khomoutov avaient été rassemblés pour défendre l'entrée de la mer d'Azov. Menchikov n'osa pas s'opposer activement au débarquement des alliés, ce qui était lié à l'exposition des troupes russes sur la « plage » plate d'Eupatoria, sous le feu de l'artillerie navale puissante ; il commença rapidement à concentrer les troupes sur le plateau élevé de la rive gauche de la rivière Alma afin de barrer le chemin aux alliés vers Sébastopol. Certaines unités russes parcoururent jusqu'à 150 kilomètres en trois jours.

Organisation du commandement allié. Napoléon III proposa que, le jour de la bataille navale, le commandement fût assuré par un amiral anglais, et sur terre par le commandant de l'armée française. Mais l'Angleterre refusa tout accord ; l'Angleterre, la France et la Turquie restaient formellement libres dans leurs décisions ; même l'amiral anglais n'était pas subordonné au commandant anglais de l'armée. L'Angleterre se référait à des motifs formels : l'impossibilité pour elle, pour des raisons constitutionnelles, de placer des soldats anglais sous les ordres de dirigeants étrangers. Toutes les décisions d'ordre général devaient être prises après consultation des représentants autonomes des armées et marines d'Angleterre, de France et de Turquie, puisque lors de la consultation, il était possible de concilier leurs aspirations.

De cela découlaient, bien sûr, de considérables inconvénients militaires. Mais l'Angleterre les acceptait consciemment ; s'appuyant sur ses avantages d'ordre politique et économique, sur la richesse de ses transports, l'Angleterre comptait pouvoir imposer sa volonté à ses alliés ; au prix d'énormes frictions, elle réussit en effet à soumettre aux siens non seulement la pauvre Turquie, mais aussi à rendre illusoire la liberté du commandement français.

La Turquie, politiquement la plus faible, a été la plus affectée par l'absence d'accord sur le commandement. Son commandant en chef, Omer Pacha, comprenait clairement l'impossibilité pour la Turquie de tirer des avantages réels en Crimée, ainsi que le rôle triste des troupes turques au service des Anglais et des Français. Avec le départ des Russes du Danube, les Turcs n'étaient en contact avec les Russes que sur le Caucase. Ce n'était que sur le front caucasien que les Turcs pouvaient défendre leurs intérêts. C'est pourquoi Omer Pacha accepta d'envoyer en Crimée seulement une division turque. La situation critique dans laquelle se trouvaient les alliés l'hiver suivant devant Sébastopol les força à insister pour le rassemblement, en janvier 1855, de 45 000 soldats turcs en Crimée. Omer Pacha autorisa ce détachement à condition que les Turcs ne soient pas impliqués dans les travaux de siège. En mai 1855, les Russes sur le front caucasien passèrent à l'offensive et menaçaient Kars et Erzurum. Omer Pacha insista sur l'envoi de troupes turques depuis la Crimée pour défendre le territoire turc. Mais les Anglais, qui avaient besoin des divisions turques pour la protection d'Eupatoria, de Balaklava et de Kertch, ont utilisé d'importants moyens de pression financière sur le gouvernement turc, ont refusé aux Turcs les moyens de transport et ont retenu les Turcs en Crimée, malgré leurs protestations les plus vives.

La bataille sur la rivière Alma. En raison de la grande capacité de combat des troupes françaises, les Anglais, lors du débarquement, laissèrent aux Français le flanc droit, plus dangereux car le plus proche de Sébastopol, tandis qu'eux-mêmes débarquaient sur le flanc gauche, plus éloigné. Ensuite, les alliés avancèrent, pour se diriger vers Sébastopol le long de la côte, avec l'épaule gauche en avant. Les Français se trouvèrent près de la mer, protégés par l'artillerie navale ; les Anglais se trouvaient sur le flanc gauche découvert ; cela correspondait au fait que les Anglais possédaient de la cavalerie alors que les Français n'en avaient pas. Dans cet ordre, les alliés approchèrent de la rivière Alma ; le matin du 20 septembre, séparés par cette petite rivière, se tenaient 33 000 Russes avec 96 canons contre 55 000 Anglo-Français avec 120 canons, sans compter la puissante artillerie de la flotte alliée. Les petites forces russes s'étendaient le long de l'Alma sur 8 kilomètres, la partie inférieure de la rivière Alma, la plus difficile d'accès sur trois kilomètres, n'étant pas du tout occupée. L'avantage en cavalerie était du côté des Russes ; les alliés ne disposaient pas de transports leur permettant de s'éloigner de la mer et de poursuivre les Russes ; les alliés ne pouvaient espérer anéantir l'armée russe que en enveloppant son flanc gauche et en la pressant contre la mer ; cette position initiale des Anglais, s'étendant à l'ouest au-delà du flanc droit russe, favorisait cette manœuvre.

Mais les conditions du commandement allié obligeaient à renoncer à tout plan complexe ; les Anglais non seulement ne tentaient pas d'encercler le flanc droit des Russes, mais se repliaient vers le centre ; il était difficile de coordonner dans le temps l'offensive des Anglais, systématiquement en retard, et celle des Français. Les meilleures qualités de combat des Français, la supériorité numérique double (40 bataillons français et turcs contre 21 bataillons russes) et le soutien de l'artillerie navale prédéterminaient naturellement le déplacement du centre de gravité des actions actives vers le flanc gauche des Russes. Les alliés repoussaient les Russes loin de la mer au lieu de les précipiter dans la mer.

Les Russes ont réussi à repousser toutes les attaques frontales des Anglais, malgré leur supériorité numérique (26 bataillons anglais contre 21 bataillons russes) ; l'offensive anglaise représentait un spectacle étonnant pour le XIX^e siècle, avec des formations déployées sur 3 km, avançant lentement, s'arrêtant sous le feu de l'artillerie russe pour réaligner les lignes. Mais la division française de Vosges nous a enveloppés du côté de la mer et, soutenue par le feu des petits navires, a escaladé les hauteurs qui tombaient à pic vers la mer ; l'échec des contre-attaques russes, menées en formations serrées contre les Français, a forcé le prince Menshikov à se replier. La discipline et la cohésion des Russes ont tellement impressionné les Français qu'ils n'ont non seulement pas envisagé de poursuite, mais ont également oublié de venir en aide aux Anglais, contre lesquels l'aile droite russe résistait encore plus d'une heure après que l'aile gauche ait été vaincue. La retraite russe, assez précipitée, était couverte par une arrière-garde et de la cavalerie organisées. Les alliés ont campé sur la rivière Alma pendant trois jours. Les pertes russes — 5 700 hommes — dépassaient celles des alliés — 4 300 hommes. Nous avons payé le prix de la densité des formations et d'un développement insuffisant de la bataille en chaînes de tirailleurs.

Disposition des alliés sur le plateau de Kherson. Lors de la bataille d'Alma, presque contre des forces doublées, Menshikov accomplit envers Sébastopol ce difficile devoir que Koutouzov avait accompli à Borodino envers Moscou. Après cette bataille, Menshikov retira d'abord son armée vers Sébastopol ; cette dernière était désormais menacée par une attaque des alliés depuis la terre, sur le côté nord de ses fortifications côtières, en lien avec une percée probable de la flotte alliée dans les eaux intérieures de l'immense baie de Sébastopol. Telles étaient réellement les intentions des alliés. Pour empêcher les actions conjointes des forces terrestres et maritimes ennemies, Menshikov ordonna de bloquer l'entrée de la baie en coulant 5 navires et 2 frégates, provenant des plus anciens navires de la flotte de la mer Noire. La percée de l'escadre ennemie dans la baie à travers cet obstacle, sous le feu croisé des

batteries du côté nord et sud, capables de tirer jusqu'à 300 coups par minute, était largement entravée.

Le seul objectif des alliés en Crimée était notre base navale—Sébastopol; c'est pourquoi la tâche des Russes était de concentrer tous leurs efforts sur la défense de ce point géographique. Cependant, Menchikov se préoccupait principalement de veiller à ce que sa force vivante—l'armée—ne se retrouve pas bloquée à Sébastopol et conserve ses communications avec la Russie. La décision de Menchikov aurait été correcte si l'ennemi avait été capable de poursuivre les objectifs de destruction. Pendant longtemps, les Russes étaient influencés par le fait que leurs pertes au combat se révélaient beaucoup plus importantes que celles de l'ennemi. Il s'avère que les alliés falsifiaient les données sur les pertes en les sous-estimant. Les Anglais indiquent seulement 2000 tués et blessés à Alma. Pourtant, seulement à Constantinople, 2000 blessés anglais furent évacués après Alma. Menchikov, laissant à Sébastopol 6 bataillons de réserve, se dirigea le 24 septembre de Sébastopol en direction de Bakhtchissaraï. L'armée de campagne russe devait contribuer à la défense de Sébastopol seulement de manière indirecte, en exerçant une pression sur les flancs et l'arrière des alliés.

Le plan d'attaque des Alliés sur la Forteresse Nord prévoyait une percée de la flotte dans la baie ; ayant appris le blocage de l'entrée de la baie, les Alliés décidèrent d'attaquer Sébastopol par le côté sud, protégé par le seul chemin terrestre par un segment faiblement défini de l'enceinte fortifiée. Pour cela, ils devaient contourner la baie de Sébastopol par les hauteurs de Mackenzie. Ce mouvement croisa la route par laquelle l'armée de Menchikov se retirait, et les Alliés parvinrent même à atteindre les derniers chariots de son train d'artillerie. En tête de la manœuvre se trouvaient les Anglais, car l'armée alliée, initialement dirigée vers la Forteresse Nord, devait tourner à gauche pour effectuer son contournement. Les Anglais atteignirent Balaklava le 26 septembre et occupèrent ce port pour les besoins de l'approvisionnement de l'armée britannique. Les Français, non autorisés à entrer à Balaklava, durent chercher une autre baie pour nourrir leur armée ; ils choisirent la baie de Kamechevaya, qui se révéla excellente par ses qualités. Le choix de ces bases d'approvisionnement détermina également la nécessité pour les Français d'occuper sur le plateau de Kherson, pour attaquer Sébastopol, le secteur gauche, laissant le droit aux Anglais, afin d'éviter le croisement des voies d'approvisionnement. Les Anglais, considérant le port de Balaklava comme leur acquis, reçurent par la même occasion et naturellement, en plus, l'attaque la plus difficile ainsi que la place d'honneur sur le flanc découvert du siège, ce qui, néanmoins, n'entraînait nullement dans leurs prévisions.

Les moyens matériels de Sébastopol. La situation de Sébastopol, mal fortifié et avec une garnison terrestre insignifiante, avait ses avantages. À Sébastopol, en plus de 8 000 troupes principalement de réserve, se trouvaient 18 000 excellents marins, pour la plupart bien entraînés au tir des pièces lourdes, avec un personnel de commandement trié sur le volet ; 3 000 restaient sur les navires, et les autres furent immédiatement affectés à la défense terrestre. À Sébastopol, il y avait jusqu'à 5 000 canons, dont une grande partie de gros calibre ; ils disposaient également de presque 800 000 obus et de 65 000 puds de poudre. Il y avait un stock de vivres pour sept mois pour l'escadre, un grand hôpital maritime, ainsi que des moyens techniques riches du port. Déjà au bout d'une semaine, le 1er octobre, la garnison avait été renforcée par 3 régiments ; ensuite, un flux incessant de renforts commença à arriver à Sébastopol, dont les voies de communication avec la Russie n'étaient pas obstruées. Dans ces conditions, il ne restait plus qu'à assurer une direction organisationnelle, capable de faciliter le déploiement des riches moyens d'artillerie de Sébastopol. Cet organisateur de la défense fut l'ingénieur Totleben ; le mérite principal de ce dernier résidait dans l'armement continu de nouvelles batteries sur la ligne de défense terrestre ; au total, il y avait jusqu'à 2 500 canons, les plus lourds parmi le vaste stock disponible.

La ligne de défense terrestre s'étendait sur près de 8 kilomètres et se composait de ce que l'on appelait des bastions, numérotés de gauche à droite de 1 à 8 ; entre les bastions 2 et 3

se trouvait la hauteur commandant la ville et le raid — Malakhov Kourgan, nommé, d'après le chef valeureux de la flotte de la mer Noire tué ici, le bastion Kornilov ; les bastions ne saillaient que faiblement, et la défense avait, en général, un caractère linéaire légèrement incurvé. La baie sud divisait l'intérieur de la forteresse en deux parties : l'ouest — la partie urbaine, et l'est — la partie navale. Entre les mains du chef des ingénieurs de la forteresse de Sébastopol, le général Pavlovsky, le développement des fortifications terrestres au cours de la première année de la guerre progressait à pas de tortue. Le profil des fortifications était faible ; la plupart des bastions ne possédaient achevés que les casernes de gorge ; ils étaient reliés par un mur de pierre faible, adapté à la défense.

L'inconvénient de l'implantation était la distance insuffisante des fortifications par rapport à la ville et au port. Les commandants de hauteur, à un kilomètre de distance, restaient inoccupés. La profondeur de la position était insuffisante ; la position des tireurs et celle de l'artillerie étaient combinées sur une seule ligne, ce qui exposait l'infanterie au tir pendant le combat d'artillerie. Il n'y avait pas assez d'abris pour la garnison.

Totleben, qui avait concentré entre ses mains la direction des travaux défensifs, n'a pas fait preuve d'initiative pour modifier le tracé du front. Au lieu de prendre immédiatement les hauteurs devant la colline de Malakhov, il a d'abord développé les positions en arrière et adapté les rues de la ville à la défense ; Totleben n'a commencé à corriger son erreur qu'au printemps 1855, lorsqu'il était déjà trop tard. L'imperfection tactique des positions de Sébastopol s'est fait sentir dès le premier jour du bombardement, lorsque notre artillerie répondait par 5 tirs aux 2 tirs des Anglo-Français, et nos pertes se sont élevées à 1100 hommes contre 344 du côté des alliés. La défense de Sébastopol reposait dès le départ sur un usage généreux de la force humaine.

Échec de l'attaque rapide. Le chef des Français, talentueux mais frivole, Saint-Arnaud, avait l'intention de prendre Sébastopol d'assaut, sans attendre le débarquement de l'artillerie lourde. Mais il mourut immédiatement à l'arrivée des alliés sur le plateau de Chersonèse. Son successeur, Canrobert, n'osa pas attaquer Sébastopol sans l'artillerie de siège. Le 9 octobre, les alliés commencèrent à construire une position protégeant l'armement des batteries de siège, qui n'étaient prêtes à ouvrir le feu que huit jours plus tard. Sébastopol pouvait opposer à 126 pièces d'artillerie lourde alliées 118 pièces d'artillerie lourde, sans compter 223 canons anti-assaut.

Le 17 octobre, le combat d'artillerie a commencé ; en même temps, la flotte a commencé à bombarder les fortifications côtières. Les efforts principaux des alliés étaient concentrés sur le centre de la défense terrestre, avec une inclinaison vers le côté de la ville : les Français se préparaient à assiéger le bastion n° 4, les Anglais — le bastion n° 3. Cependant, les résultats du combat d'artillerie ont été en notre faveur ; sur le front côtier, 250 canons russes, opérant depuis des casemates en pierre, se sont avérés plus puissants que 1 000 canons d'un côté de navires en bois. 16 000 obus russes ont tué 510 marins et ont infligé de lourds dommages à de nombreux navires, tandis que 30 000 obus tirés par la flotte n'ont abattu que 138 artilleurs côtiers. Sur le territoire terrestre, nos marins maintenaient un feu aussi rapide ; les batteries françaises, dont les positions avaient été avancées à 450 pas et étaient touchées par un tir croisé, ont tenté de rivaliser avec nous en rapidité de tir et ont tiré le matin environ 80 obus par arme ; mais après midi, les batteries françaises, écrasées par nos tirs, se turent. La position des Anglais était plus éloignée (600 pas) et moins compacte que celle des Français ; les canons étaient meilleurs et certains imprimaient déjà une rotation au projectile ; les Anglais tiraient sans se presser (67 tirs par jour) et infligèrent de lourdes pertes au bastion n° 3. Cependant, l'échec complet de la flotte et des Français les obligea à renoncer à un assaut rapide.

Actions offensives des Russes. Le combat d'artillerie a ensuite continué pendant plusieurs jours ; cependant, toutes les réparations étaient effectuées pendant la nuit, et pour chaque canon russe détruit, deux nouveaux apparaissaient. Les alliés ne renonçaient pas

encore à l'idée de l'assaut, ils avançaient leurs parallèles, mais l'initiative est passée aux Russes. Les renforts arrivés au début novembre ont porté les forces russes dans les environs de Sébastopol à 90 000 contre 70 000 pour les alliés.

Déjà le 25 octobre, le général Liprandi exerça une pression démonstrative sur les unités turques laissées pour la défense de Balaklava ; une partie de la position turque et 11 canons furent pris, la cavalerie anglaise envoyée en contre-attaque fut mitraillée. Du point de vue de l'anéantissement, ce succès ne gêna pas la révélation, par les alliés, des dangers liés à leur déploiement. Les alliés commencèrent à renforcer activement leur flanc et leur arrière, créant une véritable ligne de contrescarpe qui couvrait tout le plateau de Chersonèse et Balaklava. Mais du point de vue de l'usure, des résultats énormes furent obtenus : dans ce combat, nous interceptâmes la route reliant Balaklava au dispositif anglais ; tout au long de l'hiver 1854-55 et du printemps suivant, les Anglais durent acheminer tout leur ravitaillement depuis Balaklava par un mauvais chemin de campagne, boueux à souhait, avec des montées raides ; sur cette route, tous les chevaux de l'artillerie anglaise périrent et toutes leurs tentatives pour établir un convoi échouèrent ; il se créa une situation où l'armée anglaise mourait de faim et de froid à 12 km des stocks surchargés de Balaklava.

Une attaque décisive des Russes contre le flanc anglais ouvert était prévue pour le 5 novembre : les Russes devaient s'élever et se déployer sur les hauteurs d'Inkerman. L'armée devait effectuer des mouvements nocturnes sur un terrain très accidenté. Au total, pour mener l'attaque principale, 36 000 hommes étaient prévus pour 58 coups. Les colonnes entraient en combat séparément et étaient repoussées par les alliés, qui déployaient 23 000 hommes. Cette bataille se caractérise par la perte massive des cadres supérieurs : parmi les Anglais attaqués, 2 généraux ont été tués et 7 blessés ; parmi les Russes, 1 général a été tué et 5 blessés. Cette perte des chefs des colonnes russes a affecté gravement la coordination des actions. La colonne de Soimonov, à la mort de son vaillant commandant, a immédiatement quitté le champ de bataille. Nous commençons déjà à triompher des Anglais lorsque des renforts français sont arrivés, apportant la victoire aux Anglais épuisés. Les pertes russes furent énormes : 11 800 hommes, soit 33 % des forces engagées dans le combat ; elles étaient presque deux fois supérieures à celles des alliés : 6 200 hommes.

L'échec d'Inkerman a miné la confiance des troupes russes envers le haut commandement et a stoppé les opérations offensives russes au moment même qui semblait le plus favorable pour chasser l'ennemi de Crimée, lorsque les alliés furent submergés par la boue, le froid, les maladies, le manque de ravitaillement, les tempêtes en mer Noire, l'absence de renforts et de renforcements. Mais cela a complètement épuisé l'armée anglaise, qui après cette bataille a perdu toute capacité de combat. Après cette bataille, les alliés n'avaient plus ni énergie ni détermination pour assiéger Sébastopol. Il leur restait à passer l'hiver et à défendre dans des conditions difficiles la position conquise sur le plateau de Kherson. Les actions décisives étaient donc reportées. La déception des alliés est évidente du fait que le duc de Cambridge et le prince Napoléon, commandants de division anglais et français, membres de dynasties régnantes, partis en campagne pour des lauriers faciles, furent embarrassés et quittèrent la Crimée. Les deux camps étaient dans un état d'esprit abattu.

L'attaque rapide de Sébastopol a échoué de manière décisive. Les raisons principales étaient le renoncement à manœuvrer sur Simferopol, l'absence d'un plan d'action clair, ce qui a conduit à ce que le printemps et l'été 1854 soient perdus par les alliés, le débarquement en Crimée n'ayant commencé qu'à l'automne ; l'artillerie, en particulier française, et les moyens de transport terrestres se sont révélés insuffisants.

Compétition matérielle. Puisque nous avons persisté à conserver la concentration de nos forces principales et meilleures contre l'Autriche et n'avons pas pu, durant l'hiver, développer en Crimée une offensive décisive pour repousser le débarquement allié, alors la question de la lutte pour un point géographique devait se décider en fonction de la partie qui saurait mieux profiter de la pause hivernale pour introduire d'importants moyens matériels

dans la campagne à venir de 1855. La puissante industrie des Alliés surpassait notre usine de Lougansk, qui fournissait des canons et des obus à Sébastopol, et l'usine de Shostka, qui produisait de la poudre. Le blocus rendait difficile l'approvisionnement en salpêtre pour la Russie ; l'augmentation de la production civile de poudre rencontrait des difficultés insurmontables. Pour renforcer les 65 000 pouds de poudre existant à Sébastopol, 200 000 pouds supplémentaires furent livrés par petites quantités pendant le siège — environ trois fois la production annuelle normale de poudre pour l'armée en Russie ; la crise de la poudre atteignait un point tel qu'il était nécessaire de vider les cartouches de fusil pour en prendre la poudre pour les canons ; semble-t-il, nous avons réussi à acheter secrètement un peu de poudre en Prusse. Alors que les Alliés passaient à 52 % de tirs à bombes explosives, nous continuions à privilégier les boulets solides. Les Alliés, ayant déjà tiré les leçons du premier combat d'artillerie sous Sébastopol, fabriquèrent pendant l'hiver 1854-1855 de nouvelles pièces de siège, tandis que nous restions avec nos stocks de Sébastopol. Le nombre de gros canons rayés, bien plus précis que les canons lisses, augmentait rapidement chez les Alliés. Le calibre des pièces alliées augmentait également. Les nouvelles grosses mortiers et obusiers français se révélèrent particulièrement efficaces, leur tir en cloche causant de grandes dévastations dans les rangs russes.

Cependant, les alliés devaient également faire des pauses de plusieurs mois entre les bombardements individuels, car la production rapide de munitions en une telle quantité, encore jamais nécessaire dans aucune des guerres précédentes, leur posait aussi de grandes difficultés, et la fabrication d'armes selon de nouveaux modèles accusait systématiquement du retard. L'industrie militaire en Occident en était encore à ses balbutiements.

En raison de l'impossibilité de dépenser plus de 2000 à 2500 pouds de poudre par jour, les Russes ne pouvaient pas exploiter leur supériorité en nombre de canons. Il a fallu établir des normes de tir strictes : 10 à 15 coups par jour et par pièce ; les calibres les plus efficaces et les plus gros — le canon de 36 livres et le mortier de 2 pouds — souffraient d'un manque de munitions. Le nombre de pièces lourdes (jusqu'au calibre de 10 pouces inclus) sur le front terrestre de Sébastopol avait été porté à 586 à la fin du siège. Les ateliers de Sébastopol avaient réparé 1210 affûts et fabriqué 179 affûts. À la fin du siège, le nombre de pièces lourdes alliées avait été porté à 638, dépassant ainsi l'artillerie de Sébastopol en nombre. Lors des jours calmes, nous maintenions un feu énergétique sur les travaux de siège, mais lors des jours de combat, les alliés tiraient deux à trois fois plus de coups. Au total, pendant le siège, pour 1 356 000 coups d'artillerie alliés, les Russes ont pu répondre par 1 207 000 coups ; dans le feu de fusils, l'avantage était encore plus grand du côté des alliés, bien que nous ayons considérablement augmenté le nombre de carabines. Sur 28,5 millions de cartouches tirées par les alliés, 16,5 millions ont été dépensées par les Russes. 900 canons ont été détruits lors de la défense et 609 lors du siège.

Communications. Dans cette compétition de techniques et de moyens matériels, le mot décisif appartenait à la supériorité du transport maritime des Alliés sur celui à traction animale de l'armée russe. Les Français ont acheminé vers Sébastopol 3 700 000 pouds d'obus d'artillerie et 860 000 puds de matériel d'ingénierie. Au total, les Alliés ont livré 8 à 9 millions de pouds de cargaisons d'artillerie et d'ingénierie, sans compter d'énormes réserves de vivres. Et cette livraison sur plusieurs milliers de verstes par mer était pour les Anglais incomparablement plus facile et plus pratique que le transport des derniers 12 kilomètres de Balaklava jusqu'aux positions ; les Anglais ont pris du retard dans la construction du chemin de fer à voie étroite sur ce tronçon. La pose de rails sur seulement 24 km a pris 7 mois et n'était prête qu'à la fin du siège, seulement après l'intervention du parlement et la transmission de la construction à un entrepreneur. C'était la première construction de chemin de fer en temps de guerre ; une construction insignifiante selon les standards modernes d'un petit réseau à voie étroite s'était avérée au milieu du XIXe siècle trop complexe pour le

ministère militaire anglais. Jusqu'à l'été 1855, les Anglais, en raison de l'absence de convoi, ont eu beaucoup de difficultés à acheminer des charges de siège lourdes sur cette courte distance.

Chez les Russes, les communications depuis Sébastopol passaient par Simféropol et se répartissaient ensuite : 1) par Perekop vers Kakhovka, point sur le Dniepr où ce dernier se rapproche le plus de Perekop ; 2) vers la presqu'île de Chongar ; 3) vers la mer d'Azov — vers Arabat, point à la base de la flèche d'Arabat, ou le long de celle-ci jusqu'à Henitchesk, ou vers Kertch. Plus de 130 000 soldats étaient mobilisés sur ces communications. Les routes de terre se détérioraient tellement pendant la saison boueuse que la vitesse de déplacement des transports tombait de manière catastrophique — jusqu'à 5 km par jour. La nourriture pour le bétail manquait, surtout avant qu'on ne pense à retirer de Crimée une masse de cavalerie inutile et des attelages superflus. Le transport maritime sur la mer d'Azov apportait une aide considérable, permettant d'exploiter les riches ressources de ses rives et du Don.

Le service arrière était si peu couvert et organisé par les états-majors et l'intendance que l'on devait constamment envoyer des porteurs à l'arrière pour faire avancer l'approvisionnement manquant. En cas de besoin urgent, l'approvisionnement était envoyé par colis, adressés à Sébastopol, auprès des bureaux de poste civils. Le matériel hospitalier, dont le besoin était urgent, était également envoyé par la poste ; à l'approche du froid, l'intendance envoya par la poste pour la garnison de Sébastopol 30 000 manteaux courts. La poste était peu adaptée au transport de telles cargaisons massives, mais jusqu'à Kakhovka elle parvenait à faire passer avec succès les colis d'approvisionnement. De Kakhovka à Sébastopol, il restait encore 290 kilomètres ; ici, les moyens de transport du service postal étaient complètement surchargés, ce qui provoquait un embouteillage. Les premiers manteaux courts sont arrivés à Sébastopol fin novembre, les derniers à la fin de l'hiver. Les troupes, au lieu de recevoir des vêtements chauds, reçurent l'autorisation de ne pas remettre les nattes de feuilles de seigle ; les défenseurs de Sébastopol s'enveloppaient dans ces nattes.

Cependant, la situation avec les vêtements d'hiver chez les Anglais était encore pire. Les Anglais avaient débarqué en Crimée en tenue d'été. Le 14 novembre, une tempête terrible éclata dans la mer Noire, affectant 55 navires alliés. Le cyclone fit notamment sombrer 11 transports anglais dans le port de Balaklava et en endommagea 7. Les navires coulés transportaient des vêtements chauds pour l'armée anglaise et du fourrage pour les animaux de bât. L'armée anglaise ne reçut des articles en laine et en fourrure en remplacement de ceux perdus qu'à la fin février. En raison du mauvais approvisionnement en nourriture et de l'absence de vêtements chauds, un désastre s'abattit sur les rangs de l'armée anglaise, qui fut presque décimée pendant l'hiver 1854-1855. Un bataillon anglais ne pouvait se présenter en inspection qu'en effectif de 8 hommes seulement. Ce n'est qu'au début de 1855 que le Parlement britannique dévoila la catastrophe d'approvisionnement, conséquence de l'incapacité de l'administration militaire. D'importantes sommes furent libérées ; les soldats anglais, habitués à recevoir tout prêt, furent tirés de leur pitoyable et impuissante situation ; une main-d'œuvre fut fournie, des baraquements et des écuries luxueux furent construits, et pour la première fois, un envoi de cadeaux en plus grand nombre, collectés par des organisations publiques dans le pays, fut organisé pour les soldats. La qualité des rations fut grandement améliorée ; elles comprenaient, par exemple, une quantité significative d'oranges comme moyen de prévention du scorbut. Cependant, l'armée anglaise n'eut plus le temps de se remettre du terrible hiver.

Les difficultés de l'armée russe découlaient des conditions du transport par véhicules tirés par des chevaux. La solution aurait dû être recherchée dans le pavage ou le revêtement des routes principales, ou dans la construction d'un tronçon de chemin de fer ; mais de telles mesures capitales n'ont pas été prises. Nous avons néanmoins tracé la quatrième route de terre, en montant un énorme ponton à travers le Sivaš, au milieu entre Perekop et la presqu'île de Chonhar. En raison de difficultés de carburant et d'une organisation déficiente, il n'a pas été possible d'organiser l'approvisionnement en pain en Crimée. Au lieu de farine, on livrait des

biscottes de seigle moisis après un transport prolongé. Le « tyuria » fait de biscottes bouillies dans des chaudrons constituait l'alimentation principale des défenseurs de Sébastopol. Il a été possible d'organiser la distribution d'une grande quantité de raifort, qui sauvait les soldats du scorbut.

La nécessité de transporter de lourdes cargaisons jusqu'à Sébastopol a entraîné une augmentation du coût du transport hippomobile. Les chevaux et les bœufs tombaient de faim. Le prix du transport est monté à 1-2 kopecks par pood-verste ; ainsi, le transport, dont les dépenses représentent l'un des éléments les plus importants du coût de la guerre, nous revenait 50 fois plus cher qu'il ne l'aurait été en présence d'une voie ferrée.

Attaque progressive. Ayant renoncé à une assaut immédiat et attendant des renforts pour commencer la campagne au printemps 1855, les alliés, pour maintenir leur position offensive, sont passés à une attaque progressive. Les Français se sont très vite rapprochés de 200 pas du 4^e bastion. Là, ils se sont arrêtés ; le sol offrait d'extraordinaires facilités pour la guerre des mines, formant une couche d'argile entre deux couches de pierre ; dans cette couche, il était possible de creuser des galeries sans les renforcer avec des cadres en bois. Les Français se sont lancés dans la guerre des mines comme des amateurs, permettant aux sapeurs russes expérimentés (Totleben lui-même était un artiste-minier) de remporter toute une série de succès, principalement d'un caractère sportif. Simultanément, les volontaires des deux camps menaient la nuit une guerre rapprochée acharnée entre les positions.

Pour une conduite des travaux plus efficace, les Français ont formé des bataillons de travailleurs (jusqu'à 5 000 personnes), ce qui semblait sans aucun doute plus approprié que le recours des Anglais à des ouvriers civils.

L'approche des Français du 4^e bastion ne donnait pas de raisons de passer à des actions décisives ; les Anglais n'avançaient pas, car l'armée anglaise, malgré les renforts envoyés, avait en partie périclité et été évacuée, et en partie déserté ; il ne restait en ligne que 8 000 hommes, sur lesquels pesait un travail insupportable.

En janvier, la situation des Anglais, qui jusque-là assumaient la moitié des tâches sous Sébastopol, devint si difficile qu'ils informèrent les Français qu'ils ne pouvaient non seulement pas avancer, mais ne pouvaient même pas défendre la position qu'ils occupaient, et demandèrent aux Français de remplacer leurs troupes sur le flanc droit, contre la colline Malakhov. Il fut décidé temporairement d'étendre le front d'attaque à la colline Malakhov, en tant que partie clé de la position fortifiée. L'« ancienne » attaque sur le côté de la ville avait été presque abandonnée, le centre de gravité étant déplacé vers la « nouvelle » attaque des Français contre le côté de Korabelnaya.

Le 13 février, les Français ont commencé les travaux sur la nouvelle direction ; ce n'est qu'alors que Totleben, qui avait jusque-là consacré la main-d'œuvre au renforcement des positions arrière dans la ville, a pris conscience de l'importance des points de commandement devant la colline de Malakhov. À partir du 21 février, nous avons entrepris d'y établir la ligne de défense. Des redoutes y ont été construites : Volynski, Selinginski et Kamtchatski. Ces travaux, commencés deux mois plus tôt, auraient apporté un immense avantage à la défense. Maintenant, ils sont arrivés trop tard et n'ont apporté que des pertes. Sous les yeux de l'ennemi approchant, et sous un feu intense, il nous a été impossible de nous fortifier solidement ; les fortifications créées, une fois prises par les Français, n'ont fait qu'accélérer leur avance vers la position principale.

Désarroi et épuisement dans la discussion entre alliés. Le 19 mai, Canrobert fut remplacé à son poste de commandant de l'armée française par le général Pelissier. Canrobert fut contraint de partir en raison de divergences avec les Anglais. Le câble télégraphique, installé de Varna à Balaklava, reliait le commandement allié en Crimée à leurs capitales. Les forces alliées s'élevaient à 185 000 hommes contre 100 000 Russes, présents à la fois dans la garnison et dans l'armée de campagne située sur les hauteurs de Mekenzi. Napoléon III estimait qu'il n'était pas nécessaire de perdre du temps et des ressources à assiéger

Sébastopol, qui conservait ses communications libres. Plutôt que d'engager un combat matériel, une lutte pour un point géographique, il fallait recourir à la stratégie d'écrasement, attaquer la force vivante russe—l'armée de campagne—la détruire ou la repousser, couper les communications de Sébastopol ; on pouvait être certain que Sébastopol, privé de ses communications et de tout contact avec l'armée de campagne, ne tiendrait pas plus d'une semaine. Autrement, le siège de Sébastopol pourrait se transformer en un siège de plusieurs années, ressuscitant à notre époque la 'Guerre de Troie'. Napoléon III projetait de laisser des forces faibles à Sébastopol ; les forces principales françaises devaient être transférées à Aloucha et de là frapper le long de la route vers Simféropol ; les Anglais devaient mener une offensive auxiliaire pour envelopper les hauteurs de Mekenzi occupées par les Russes, depuis l'est. Cette manœuvre écrasante devait immédiatement mettre fin à la résistance de Sébastopol. Seul le passage à la manœuvre, selon Napoléon III, Niel et Canrobert, permettait de tirer parti de la supériorité des forces alliées—190 000 contre 120 000 Russes. En vue de la nécessité de neutraliser préalablement l'armée dispersée, Napoléon III était fortement opposé à toute action directe contre le front sébastopolien et interdisait catégoriquement le développement de toute opération secondaire. Napoléon III donnait ses directives par télégraphe, et pour surveiller leur exécution, il envoya en Crimée son aide de camp général, l'ingénieur militaire Niel.

Les Anglais raisonnaient autrement. La supériorité des forces matérielles des alliés près de Sébastopol se faisait déjà vivement sentir. Les troupes s'étaient installées, avaient examiné les lieux et construit leurs positions. La situation était sous contrôle. Toute incursion à l'intérieur de la péninsule, toute attaque sur des positions inconnues, tout mouvement en l'absence de cavalerie et de convois, constituait une aventure risquée. La supériorité des communications des alliés se faisait sentir, mais seulement tant que les alliés ne s'éloignaient pas de la côte. Il fallait seulement aggraver davantage les conditions de communication des Russes, et pour cela, s'emparer du détroit de Kertch, pénétrer dans la mer d'Azov, détruire les entrepôts sur ses rives, ce qui ferait perdre aux Russes une artère d'approvisionnement importante. L'expédition dans la mer d'Azov inciterait aussi les montagnards du Caucase à des actions plus énergiques.

Ainsi, tant Napoléon III que les Anglais n'ont pas prévu leurs plans contre les communications russes ; mais Napoléon III voulait porter un coup décisif aux communications, dans le style de son oncle, tandis que les Anglais agissaient selon la méthode de la pression du XVIII^e siècle, dans un esprit d'épuisement ; Napoléon III cherchait à écraser l'armée russe et à capturer la garnison de Sébastopol ; les Anglais, en revanche, visaient à détériorer autant que possible les conditions de vie des Russes dans les environs de Sébastopol, afin que les Russes les quittent volontairement ou, du moins, affaiblissent leurs forces.

La supériorité matérielle des alliés avait déjà été démontrée par les bombardements du 9 au 19 avril. Pour 165 000 obus tirés, les Russes n'avaient répondu que par 89 000 ; les pertes russes atteignaient 6 130 contre 1 850 pour les alliés. Cependant, les marins héroïques continuaient à tenir les canons, les destructions étant réparées. En raison de cela, ainsi que de la perspective prudente de Napoléon III sur l'assaut frontal de Sébastopol, Canrobert, malgré les lourds bombardements, refusa de lancer l'assaut. Les Anglais, en revanche, insistaient fortement pour l'assaut, dont tout le poids devait retomber sur les Français, car les tranchées anglaises se trouvaient encore à une telle distance que les troupes anglaises ne pouvaient que marquer leur participation à l'assaut.

Expédition de Kertch. Canrobert, qui avait annulé l'expédition de Kertch sur ordre de Napoléon III, fut contraint de démissionner en raison du sabotage des Anglais. Son successeur, Pelissier, décida de maintenir une orientation pro-anglaise, même si cela entraînait un désaccord avec les directives de Napoléon III. Deux jours après la prise de commandement de Pelissier, les alliés embarquèrent 18 000 soldats sur des navires et les dirigèrent vers Kertch.

Le commandement russe raisonnait, comme Napoléon III, uniquement dans le cadre de la logique de la destruction : Kertch n'était qu'un point géographique facilitant l'approvisionnement de Sébastopol ; la dispersion des forces était extrêmement indésirable. Nos services de renseignement ont averti à temps de l'organisation et du départ de l'expédition. Dans la région de Kertch se trouvait une unité du général Wrangel, forte de près de 9 000 hommes ; il aurait été possible de le soutenir à temps. Mais Gortchakov, qui avait remplacé Menchikov en Crimée, était loin de vouloir affaiblir son noyau inactif ; il rapportait au ministre de la guerre après que nous avons perdu la mer d'Azov : « envoyer des renforts aux troupes de la partie est de la Crimée signifiait agir dans le sens de l'ennemi, qui cherchait par divers types de manœuvres et d'actions secondaires à nous contraindre à disperser nos forces, afin de pouvoir, par un coup décisif, s'emparer de Sébastopol, puis de toute la Crimée ». Non seulement il ne pensait pas à renforcer Wrangel, mais Gortchakov veillait à ce que ce dernier, en aucun cas, ne se détache des forces principales : « bien sûr, avec les forces dont vous disposez, vous ne pourrez pas vous opposer au débarquement. Il faut seulement s'efforcer de ne pas perdre la ligne intérieure avec moi ».

Avec une telle persévérance dans une stratégie dévastatrice de la part des Russes, le sort de la « secondaire » Kertch, 100 minutes, de bonds, de barrières composées de 40 navires coulés disposés dans le détroit de Kertch, et de 62 pièces d'artillerie lourde bombardant ce détroit, était scellé.

Le 24 mai, le détroit et Kertch ont été capturés ; au cours des 12 jours suivants, les alliés ont détruit jusqu'à 500 navires commerciaux russes réfugiés dans la mer d'Azov, ont bombardé et brûlé les provisions à Berdyansk, Henitchesk, Taganrog, Yeisk, Marioupol. Au total, nous avons perdu des provisions pour une armée de cent mille hommes, pour une durée de quatre mois ; une petite partie de ces provisions est tombée entre les mains des alliés. À partir de ce moment, nos troupes en Crimée étaient condamnées à un rations réduit et à la famine.

L'agonie de Sébastopol. La deuxième entreprise de Pélissier, le 7 juin, fut l'assaut contre la position avancée (le lunette de Kamchatka, le réduit de Volynski et le réduit de Selenga), qui se termina par un succès, avec des pertes d'environ 2 000 hommes de chaque côté. Gortchakov refusa presque consciemment de dépenser ses réserves pour les positions avancées de Sébastopol, et céda à la fois cette position avancée et le cimetière (pertes des deux côtés d'environ 4 000 hommes) devant le flanc droit de la position fortifiée. Cependant, si il avait prolongé la lutte à ces points, Pélissier, dont Napoléon III était très mécontent, aurait été remplacé, et des divisions auraient commencé au sein des alliés. La complaisance de Gortchakov, qui résultait de sa vision pessimiste, renforça la position de Pélissier. Gortchakov regrettait de devoir utiliser les troupes pour défendre des points géographiques et les gardait pour une bataille décisive sur le terrain, ce qui, dans les conditions de guerre en vigueur, était une erreur.

Encouragé par son succès, Pélissier décida d'une attaque générale sur Sébastopol : après une journée de bombardement violent qui fit sortir 4 000 hommes de la garnison, dans la nuit du 18 juin, les alliés, de manière plutôt désordonnée, se ruèrent à l'assaut, qui fut repoussé avec de lourdes pertes.

La supériorité de l'ennemi au feu devenait si sensible que nous subissions des pertes si énormes que la décision la plus prudente de notre part aurait été de nettoyer le côté sud de Sébastopol, où les troupes qui arrivaient se pressaient comme dans un mortier et étaient anéanties. Après la perte de la position avancée, Gortchakov était prêt à évacuer Sébastopol ; mais après le rejet de l'assaut, une telle décision était impossible ; l'assaut repoussé permit au gouvernement et à la société russe de formuler l'exigence de défendre Sébastopol jusqu'au bout.

À la suite des rapports de Gortchakov sur notre impuissance dans la compétition matérielle en cours, le général Vrevsky fut envoyé de Saint-Petersbourg avec des directives :

insister pour que l'armée de campagne passe à l'offensive contre Balaklava, sur les arrières des alliés, afin de tenter, par un coup décisif, de contraindre les alliés à lever le siège. Gortchakov comprenait clairement l'« irréalisme » de ces espoirs ; en plus des 50 000 hommes de la garnison de Sébastopol, il ne disposait que d'une armée de 70 000 hommes, tandis que les alliés avaient jusqu'à 200 000 hommes, positionnés sur des positions naturellement très fortes et soigneusement fortifiées. Gortchakov décida, pour satisfaire les cercles belliqueux de Petrograd, de mener le 16 août une offensive symbolique sur la Ruisseau Noir. Il réussit à concentrer jusqu'à 58 000 hommes, dont plus de 10 000 cavaliers inutiles compte tenu des circonstances. Malgré l'imperfection des méthodes de commandement, la colonne droite de Read passa à l'offensive décisive sur les hauteurs de Fedjukhin et effectua une série de coups ponctuels. Les Russes furent repoussés au-delà du Ruisseau Noir, les alliés ne les poursuivirent pas.

Les pertes russes, dans ce geste de désespoir, dépassaient 8 000 hommes, les pertes des alliés étaient d'environ 2 000... Cette victoire renforça la position de Pélissier, qui était sur le point de démissionner, et permit à ce dernier, contre Napoléon III, de faire un nouvel effort pour prendre Sébastopol directement. Dès le lendemain de la bataille de la rivière Noire, le 17 août, éclata le dernier bombardement, qui dura trois semaines, jusqu'à midi le 8 septembre, lorsque l'assaut général fut lancé. Pendant ce combat d'artillerie, nous avons subi des pertes cinq fois supérieures à celles des alliés (20 200 Russes contre 3 815 alliés). Continuer la lutte dans de telles conditions était extrêmement désavantageux. Cependant, le jour de l'assaut, les alliés avaient épuisé tout leur stock de munitions, et en cas d'échec de l'assaut, ils auraient dû attendre un temps considérable, jusqu'à ce que l'industrie militaire peu développée de l'époque produise de nouvelles centaines de milliers d'obus. Il existait indéniablement une chance de prolonger le siège jusqu'au deuxième hiver, ce qui aurait pu s'avérer fatal pour les alliés. Mais les nerfs du commandement russe, minés par le pessimisme, n'ont pas tenu. Depuis le 1er septembre, l'évacuation des biens les plus précieux vers le côté nord avait commencé ; un pont flottant avait été établi à travers la large baie. Les nouvelles batteries n'étaient pas armées, les canons endommagés ne furent pas remplacés, les travaux d'ingénierie étaient presque abandonnés, même les destructions n'étaient réparées que partiellement. Sur 18 000 marins, qui constituaient la base de la défense et servaient héroïquement l'artillerie de la forteresse, il n'en restait pas plus de 4 000. Le courageux commandement maritime était quasiment disparu ; Kornilov, Nakhimov, Istomin, Yourkovski et plusieurs autres brillants marins, qui dirigeaient la défense depuis les premiers jours, avaient été tués.

Et pourtant, lors de la dernière attaque le 8 septembre, les attaques acharnées contre les 2^e, 3^e et 4^e bastions furent complètement repoussées ; seule la division de MacMahon, qui disposait de réserves importantes, réussit à s'emparer du tumulus de Malakhov et à le maintenir sous son contrôle.

Bien que les tranchées des Français soient situées à seulement 40 pas de la colline de Malakhov, la préparation pour les explosions de mines n'était pas terminée, l'intérieur de la fortification n'était pas adapté à une défense successive, et la gorge représentait une position redoutable contre les contre-attaques russes. Les Français ont réussi à les repousser. Pendant l'assaut et les contre-attaques, nous avons perdu 13 000 hommes, contre 10 000 pertes chez les alliés ; au total, pour la période du 16 août au 8 septembre, nos pertes ont atteint 41 000.

La perte du tertre de Malakhov donna à Gortchakov raison de mettre fin aux hésitations et de mettre en œuvre la décision de nettoyer le côté sud de Sébastopol. Tout ce qui pouvait l'être fut dynamité ; Sébastopol se transforma en ruines ; le 10, les Alliés en prirent possession, mais préférèrent laisser leurs troupes sur les anciennes positions ; le 12 septembre, les Russes burent les derniers restes de la flotte de la mer Noire.

Fin de la guerre. Napoléon III se figurait, après la prise de Sébastopol, le déroulement des opérations — la conquête de toute la Crimée, la prise de Nikolaïev avec ses chantiers

navals, etc. Mais les Russes s'étaient installés à un kilomètre de Sébastopol, du côté nord, et Pelissier jugea impossible de bouger. Finalement, les cercles dirigeants parisiens durent convenir avec lui que « Fabius Cunctator est plus à sa place en Crimée que Condé », que « est modus in rebus », et que Pelissier, en restant sur place, avait infligé plus de pertes aux Russes que cela n'aurait peut-être été possible avec une manœuvre risquée contre les forces vives russes. « Que devons-nous conquérir en Russie ? Les steppes ? » demandait Pelissier. Il consentit à entreprendre seulement une petite expédition pour s'emparer de la forteresse archaïque de Kinburn, située à l'embouchure du Dniepr. Le 17 octobre, cette forteresse, après un bombardement auquel participèrent pour la première fois dans l'histoire trois navires cuirassés français — batteries, se rendit. Le 26 octobre, les Alliés cessèrent de tirer sur les Russes dans la rade de Sébastopol, bien que la trêve n'ait été officiellement établie que quatre mois plus tard.

Résultats financiers. Malgré un énorme déficit dans le budget russe, le rouble kancrin n'a chuté pendant la guerre de l'Est que jusqu'à 93 kopecks. Cette stabilité relative de la monnaie prouve que la Russie n'était pas encore matériellement épuisée lors de la guerre de l'Est. Cependant, il est impossible de nier le bien-fondé de la remarque d'Obrouchev selon laquelle la Russie s'était surexploitée dans la guerre de l'Est. Le nombre de troupes déployées sur le théâtre sud, sur le front caucasien et sur la côte baltique ne dépassait pas 669 000 hommes avec 1 297 pièces d'artillerie, alors que quatre fois plus de forces avaient été mobilisées. Si nous avions accordé moins d'importance aux menaces de l'Autriche, les difficultés liées à l'épuisement ne se seraient pas autant faites sentir.

Les dépenses monétaires pour la guerre se sont élevées à : pour la France — 1 600 millions de francs, pour l'Angleterre — 1 835 millions de francs ; pour l'Autriche, la mobilisation et le déploiement de deux armées ainsi que l'occupation des principautés du Danube ont coûté encore plus cher que ses guerres ultérieures de 1859 et 1866 — 1 150 millions de francs. Si l'on ajoute encore les dépenses de la Turquie, le montant total des dépenses des alliés dépassera 5 milliards de francs.

La guerre a coûté au trésor russe 3 200 millions de francs. Mais il faut ajouter à cela les énormes sacrifices de la population en nature — par les réquisitions, le logement des troupes, la fourniture de charrois, les réserves réquisitionnées. Il est probable qu'un calcul global montrerait également des dépenses dépassant 5 milliards de francs. Alors que l'Angleterre et la France supportaient facilement leur part de sacrifices financiers, pour l'économie féodale de la Russie, cela représentait un fardeau énorme.

Bilan sanitaire. En Crimée, le nombre de blessés et de tués parmi les alliés était considérablement inférieur à celui des Russes. Cependant, dans cette guerre, les principales pertes étaient encore moins dues aux armes qu'aux maladies. La situation sanitaire chez les alliés était terrible ; le typhus et le choléra n'arrêtaient pas. Rien que pour février et mars 1856, alors que l'évacuation des armées alliées avait déjà commencé, 10 000 alliés moururent du typhus en Crimée. Sur 95 000 Français décédés, seulement 9 l'avaient été au combat ; chez les Britanniques, ce rapport était similaire. Les pertes totales parmi les alliés atteignaient 155.000 morts.

Dans l'armée russe, même en temps de paix, la mortalité était telle que les conditions de guerre ne pouvaient guère l'augmenter de manière significative. Le soldat de Nikolaev, tant qu'il respectait le régime de paix, était peu susceptible de contracter des maladies en temps de guerre. Nos statistiques, pas très fiables, notent seulement pour l'année 1855 un excédent de mortalité par rapport à la normale de 51 000 ; les autres années de la guerre, elle restait dans les limites normales — 40 à 50 milliers par an. Nous avons perdu presque 32 000 hommes tués au combat. Les résultats sanitaires en eux-mêmes, malgré le manque d'hôpitaux, leur équipement misérable et le calcul famélique des médecins — un pour 300 malades — n'étaient pas alarmants. Mais ils ont attiré l'attention de la société russe sur l'état sanitaire

épouvantable dans lequel se trouvait l'armée russe en temps de paix, et c'est à partir de ce moment que commence la lutte énergique pour sa rénovation.

Remarques générales. Du texte esquissé, on peut constater l'entière dissemblance de la « guerre d'Orient » avec l'apparence des guerres napoléoniennes. Nous avons vu comment les règles de la stratégie issues des échecs du passé, extraites des dernières guerres, prévalaient sur l'idéologie des dirigeants de guerre et gênaient considérablement la voie du succès pour les Russes. Du côté des alliés, le sens pratique des Anglais a surmonté les tentatives de Napoléon III de suivre les préceptes de son grand-oncle et les a orientés vers la lutte pour un point géographique, une bataille d'épuisement. La bonne résolution des questions stratégiques dans la guerre d'Orient était, en grande partie, directement opposée aux conclusions de la logique formelle tirées des campagnes napoléoniennes. La pression exercée sur Kertch, non pas pour capturer l'armée russe, mais pour la réduire à un demi-régime, est une opération tout à fait raisonnable et en même temps entièrement conforme aux idées du XVIII^e siècle, à la stratégie de Bülow.

L'aspiration russe à la concentration, à la mise en question de l'élimination de la force vivante, comme sort décisif des guerres, l'ignorance des intérêts géographiques et le suivi aveugle des préceptes stratégiques de Jomini ne se sont pas justifiés. Clausewitz soulignait déjà que si la partie attaquante se fixe un objectif géographique secondaire, la défense accomplira son devoir en concentrant toute son énergie sur sa protection, plutôt qu'en se focalisant sur la garantie des intérêts vitaux de l'État, qui ne fait face à aucune menace. L'expérience de la guerre de Crimée met fortement en lumière cette dialectique de la stratégie. Le siège de Sébastopol, événement militaire majeur à l'aube de l'histoire moderne, nous ouvre le panorama d'une bataille matérielle grandiose, et en de nombreux aspects, en constitue le modèle préfigurant des confrontations matérielles encore plus vastes sur les fronts de la Première Guerre mondiale.

Le caractère positionnel de la lutte pour Sébastopol a atténué les inconvénients résultant du faible niveau de préparation tactique de l'armée russe et a mis au premier plan les facteurs matériels.

Il serait faux d'attribuer nos échecs dans la guerre de Crimée à l'attention insuffisante accordée à la préparation matérielle avant la guerre. La Russie féodale, malgré son budget militaire indigent, avait accumulé des stocks d'armes qui, en qualité et en quantité, auraient suffi pour une confrontation brève et énergique, dans le style des campagnes de Napoléon et de Moltke. Mais dans un conflit prolongé et de nature positionnelle, le centre de gravité a été transféré de la préparation pré-guerre au travail pendant la guerre. Nos adversaires ont pu se réarmer pendant la guerre, et leurs nouvelles armes, en particulier l'artillerie, se sont avérées, bien sûr, supérieures. La faiblesse de l'organisme de l'État et du système militaire russe s'est révélée particulièrement dans la difficulté d'improviser un travail créatif pendant la guerre elle-même ; nous n'avons pu accomplir ni la création complète de nouvelles unités militaires, ni même leur renforcement, ni la résolution des problèmes de transport, d'armement et de ravitaillement. Le sort du front de Sébastopol dépendait de sa base et de ses communications. Les conduites à cheval de l'usine de poudre de Shostenskoï rivalisaient avec les machines à vapeur des usines de France et d'Angleterre. Cent cinquante mille chariots russes peinaient à organiser sur plusieurs centaines de verstes, sur des chemins de terre, un ravitaillement capable de rivaliser avec des centaines de navires à vapeur, qui apportaient rapidement et à moindre coût le ravitaillement par mer aux alliés.

Si l'approvisionnement des ennemis reposait uniquement sur la flotte à voile, nous aurions sans aucun doute pris le dessus, car en hiver la navigation des navires à voile sur la mer Noire n'est possible que de manière ponctuelle. Si le résultat de cette compétition s'est prolongé, ce n'est que grâce aux énormes stocks de matériel accumulés par la Russie avant la guerre à Sébastopol et au désordre organisationnel surprenant des alliés. Mais une grande importance dans nos échecs a également été due à l'incrédulité des dirigeants aristocratiques

de l'armée russe dans ses forces, dans les forces de l'État russe. Ces dirigeants ressentaient plus intensément que les autres le retard culturel, politique et économique de la Russie, sous-estimaient nos efforts, ne remarquaient pas la désorganisation dans le camp ennemi, semaient le doute dans le commandement des troupes et ouvraient la voie à des tendances sociétales défaitistes. Les péchés de la politique russe en temps de paix suscitaient chez le commandement une sorte de remords, qui affaiblira toujours les dirigeants réactionnaires dans la lutte contre un pays plus progressiste, représentant l'avant-garde du développement humain.

Nous avons vu l'effondrement de l'armée anglaise ; des signes de désintégration ont également été observés dans l'armée française — par exemple, les Français ont dû rappeler de Crimée le général digne mais strict Forey, contre lequel la masse des soldats avait porté une accusation absurde de relations traîtres avec les Russes. La discipline vacillait tant parmi les soldats français que parmi les généraux français. Mais les politiques anglais et français avaient une base beaucoup plus large et plus stable que l'autocratie russe, et ont réussi à obtenir la victoire, bien que conditionnelle.

L'ancien ordre de la Russie féodale reposait en grande partie sur ce prestige militaire d'invincibilité qu'il avait conservé depuis l'époque de la défaite de Napoléon. Les défaites de la guerre de Crimée ont ouvert la voie aux réformes bourgeoises d'Alexandre II. La discipline solide, sous-estimée de l'armée russe, a permis de supporter tous les échecs de la guerre de Crimée sans grands bouleversements pour l'État ; l'ancien ordre s'effondrait encore principalement dans la conscience des élites. Après la guerre de Crimée, différentes orientations en politique intérieure étaient encore possibles. La Russie a définitivement pris le chemin de l'abolition du servage après la défaite en 1859 d'un autre État européen réactionnaire, l'Autriche, et la victoire sur celui-ci des idées national-révolutionnaires.